

950 003 B10

LE NUMERO 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

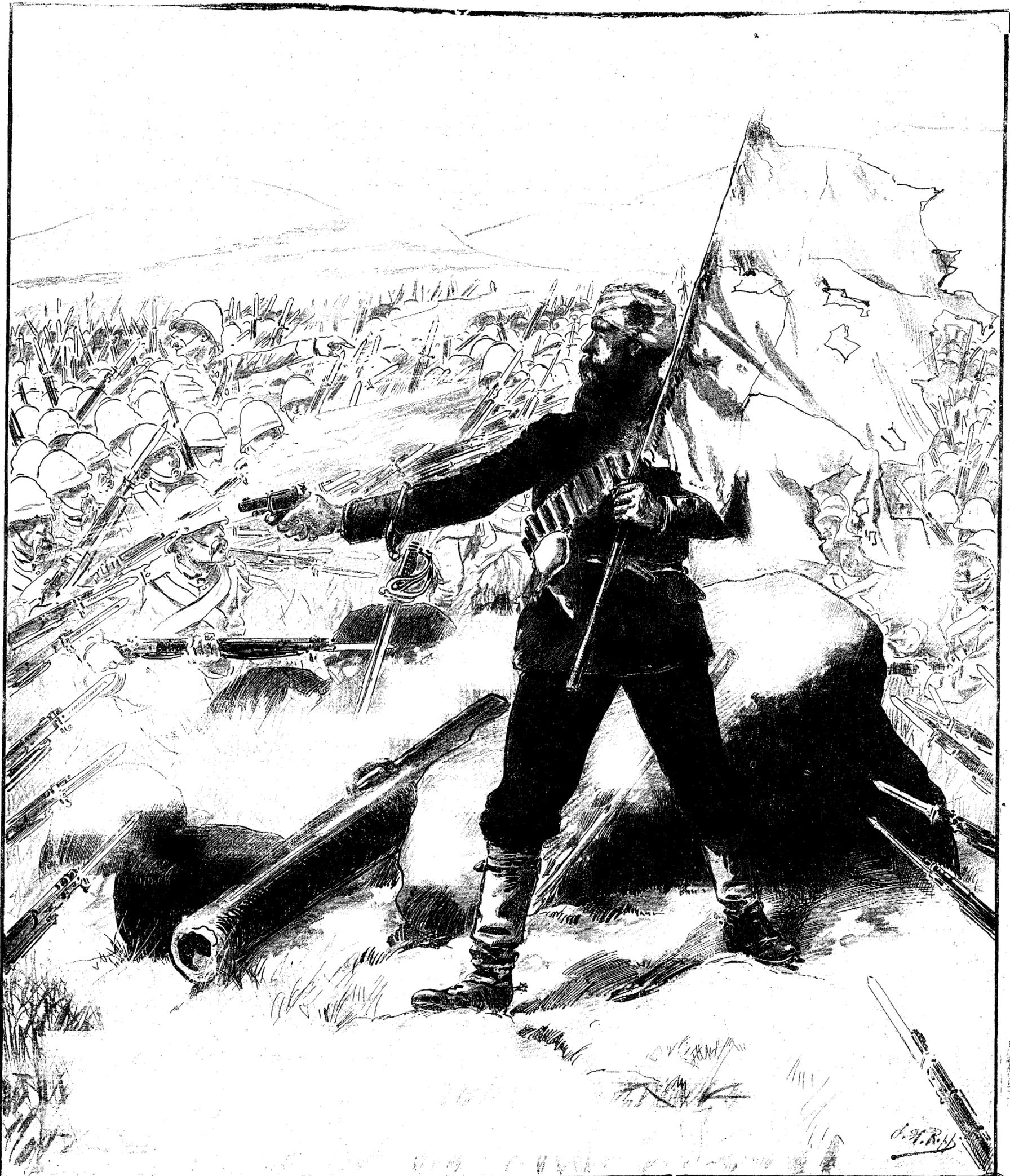
ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :
 LYON ET DÉPARTEMENTS
 Un an 3 fr.
 Six mois 2 »
 Trois mois 1 »
 Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON

PARAISSANT LE DIMANCHE
 ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N^o 22.
 Dimanche 3 Juin 1900.



Guerre à outrance



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

A l'issue de la guerre-hispano-américaine, quand le désastreux traité de Washington eut enlevé à l'Espagne, en même temps que toutes ses colonies ses dernières sources de richesses, il était permis de penser que peuple et gouvernement allaient rivaliser d'abnégation et de courage pour réparer les désastres et éviter de nouvelles fautes. Aux premiers jours, l'opinion publique, dans la péninsule parut admettre unanimement l'impérieuse nécessité d'une politique nouvelle. Mais à mesure que le temps passait, les bonnes résolutions s'effaçaient peu à peu. Le Gouvernement n'est entré que mollement dans la voie des réformes radicales d'où pouvait sortir le salut, et, d'autre part, la classe industrielle et commerciale refuse d'accepter le surcroît de charges qu'entraîne la nouvelle situation du pays.

Cette révolte de la classe moyenne contre les exigences de l'État est assez nouvelle; et, sans exagérer la portée de cette crise, dans un pays qui en a vu bien d'autres, il faut reconnaître qu'elle peut revêtir, les circonstances aidant, une certaine gravité.

Déjà le Gouvernement a dû mettre une main en état de siège les principales villes de la Catalogne et de l'Andalousie, et l'opposition, ainsi appuyée sur des gens qui constituent d'habitude l'élément modérateur, est peut-être fort éloignée de désarmer. Rien n'est plus dangereux que des moutons enragés, et le refus de payer l'impôt est un procédé de lutte assez nouveau pour justifier toutes les craintes.

Mais n'est-il pas dangereux de mettre ses forces sur le pied de guerre et de montrer ouvertement ses préoccupations devant une opposition jusqu'à présent pacifique.

Et d'un autre côté, l'opposition ne sacrifie-t-elle pas trop à une misérable question d'argent les intérêts vitaux du pays?

Le Gouvernement, en supprimant résolument les inutiles dépenses d'un fonctionnarisme intensif, en portant la hache dans les budgets de la guerre et de la marine, se donnerait le beau rôle et enlèverait aux opposants jusqu'à l'ombre d'un prétexte.

Saura-t-il faire à temps ces indispensables sacrifices?

C'est une question d'où dépend l'avenir et peut-être l'existence même de l'Espagne.

L'exécration de l'or que les moralistes flétrissent depuis tant de siècles aussi énergiquement qu'inutilement fera, longtemps encore, de nouvelles victimes.

Tantôt elle provoque de ces retentissantes catastrophes où s'effondre l'honneur ou la liberté des peuples, tantôt ce sont des infortunes individuelles qui viennent grossir la liste si longue des histoires de boue et de sang auxquelles le métal jaune est intimement mêlé.

C'est presque toujours un funeste cadeau qu'ont reçu les pays où l'or se trouve en quantité, et les deux petites républiques sud-africaines qui agonisent à l'heure actuelle en font la cruelle expérience.

Mais quelle considération pourrait éteindre les convoitises des chercheurs d'or?

C'est maintenant vers les rives désolées de la mer de Behring qu'il faut tenter la fortune. Ces plages désertes renferment, paraît-il, des gisements d'une exceptionnelle richesse. Mais le climat est extrêmement rigoureux et c'est seulement dans quelques semaines que la débâcle des glaces, en rendant le détroit navigable, permettra d'atteindre le cap Nome, centre du nouvel Eldorado.

Quatre-vingt mille hommes, venus de tous les points du monde attendent, avec une fiévreuse impatience, dans les ports du Pacifique, le signal du départ. Ce sont, pour la plupart, des pionniers isolés, portant avec eux des vivres, des vêtements, des objets de campement et même le combustible qui leur permettra de résister aux rigoureuses températures de ces parages glacés. Quelques-uns ont eu l'audace de prendre la route de terre, et sont partis en traîneaux mais il est infiniment peu vraisemblable qu'ils puissent atteindre leur but et les téméraires qui s'engageront à leur suite pourront certainement reconnaître leur route aux cadavres dont elle sera semée.

Ce n'est pas tout. Sur la découverte de l'or au Cap Nome, une société s'est formée qui a nolisé une soixantaine de bateaux munis de puissantes dragues à vapeur capables d'extraire et de laver grossièrement le sable des rives. Cette flotte, comme celle des pionniers, attend dans les ports du Pacifique le signal de la débâcle pour filer, à toute vitesse, vers le détroit de Behring; et l'on voit les terribles rivalités qui vont s'élever entre les dragueurs et les pionniers isolés. Ces derniers se sont armés, connaissant

la concurrence qui les menace; les dragueurs de leur côté, sachant les difficultés qui ne manqueront pas de leur être soulevées, sont armés comme pour le combat et les dispositions des deux partis font prévoir une lutte effroyable, dont se préoccupe déjà le Gouvernement américain.

Quelles grandes choses ne pourrait-on pas accomplir avec le quart seulement des gigantesques efforts qui vont être dépensés en pure perte et que de nobles causes pourraient être défendues et peut-être gagnées avec tout le sang qui va couler en vain!

Le confort est chose très utile et très recommandable, mais il ne faut pas en pousser trop loin le souci. L'excès de zèle risque fort de faire dépasser la mesure.

C'est ce qui vient d'arriver à une compagnie de navigation désireuse de s'assurer, par une combinaison nouvelle, la préférence de la clientèle interocéanique.

Cette compagnie, aussi hardie qu'ingénieuse s'est préoccupée du souci que pouvait avoir un voyageur, en cas de mort, d'être jeté par dessus bord au cours d'une traversée, cousu dans un sac, avec une pierre aux pieds.

Pour obvier à cette répugnance très légitime, elle a autorisé tout passager de 1^{re} et de 2^e classe à se munir d'un cercueil qui est transporté sans augmentation de prix. Et, pour que rien ne fût négligé, ladite compagnie a embarqué un embaumeur sur chacun de ses navires.

Reste à savoir si ces intentions macabres auront le succès attendu.

La douane suisse vient de fixer un important point de droit international. A ses yeux, les puces sont non « comestibles », mais bien « ménagerie ».

Le chef douanier d'un bureau du canton de Genève eut tout dernièrement à tarifier un petit colis dont la déclaration portait : « Puces apprivoisées ». Cruelles perplexités du bon Genevois, il feuilleta son tarif et trouva que, précédemment, il avait eu à taxer un colis portant la désignation « hannetons ». Après enquête, ledit colis avait été classé sous le chapitre « comestibles ».

Ce n'était pas le cas pour les puces en litige : loin que nous mangions ces désagréables insectes, ce sont eux, au contraire, qui nous dévorent.

Le chef douanier en référé à son supérieur hiérarchique. Celui-ci fit de même. Finalement, le litige fut porté à Berne. Après de laborieuses investigations dans les tarifs, on appliqua au colis en suspens la taxe de « ménagerie ».

Ainsi, nous sommes fixés : les « puces », même apprivoisées, sont, aux yeux de la douane, des « animaux féroces ».

NOS GRAVURES

LA GUERRE A OULTRANCE

Le conflit anglo-boer est entré dans une phase décisive. Après sept longs mois d'une lutte acharnée, les Boers, accablés par le nombre cèdent le terrain pas à pas devant l'armée d'invasion. En vain l'opinion publique du monde entier s'est prononcée en faveur des faibles: ces sentiments restent platoniques et ne s'appuient d'aucun acte. Mais avant de disparaître comme peuple libre, les héroïques laboureurs vont tenter l'impossible, et leur résistance désespérée va forcer l'admiration du monde.

ENTRE DOUANIERS ET CONTREBANDIERS

Le métier de douanier n'est pas une sinécure. Tant s'en faut.

Il exige des qualités qui se font de plus en plus rares: beaucoup de vigueur physique et d'endurance, de la perspicacité et un courage à toute épreuve. Certains postes, à la frontière, sont de véritables postes de combat.

La petite république d'Andorre, placée dans les Pyrénées, entre la France et l'Espagne est un centre actif de contrebande, surveillé avec le plus grand soin.

La semaine dernière, les douaniers de la brigade des Cabannes ont surpris, dans la vallée d'Aston une bande de contrebandiers Andorrans. Une véritable bataille s'est engagée, au cours de laquelle un contrebandier a été tué et un autre arrêté. D'autre part, un douanier a été très grièvement blessé.

Une partie des marchandises de contrebande a été saisie: les fraudeurs restés libres n'ont réussi à faire disparaître le reste.

Ces « regrettables incidents de frontière se reproduisent trop souvent: il serait grand temps que les pouvoirs publics prissent à ce sujet des mesures énergiques.

UNE HISTOIRE VRAIE

Il y a longtemps, bien longtemps de cela. La navigation à vapeur n'était pas encore inventée et personne ne soupçonnait sa création future. Aussi les voyages sur mer étaient-ils longs et difficiles au possible. Tel bâtiment qui, de nos jours met une semaine pour traverser l'Atlantique serait resté trois, quatre, six mois même pour accomplir le même voyage.

Tout cela surtout dans les grands Océans lorsque se produisaient des calmes plats, ce fléau de la navigation à voiles.

La veille on marchait vent arrière, à bonne vitesse, toutes voiles dehors, les passagers et l'équipage se réjouissaient d'arriver prochainement à bon port; les uns pour écouler leurs marchandises et repartir au plus vite en rechercher de nouvelles, les autres pour jouir de quelques semaines d'un repos bien gagné. Grac! tout d'un coup, sans que rien au préalable fit prévoir pareil malheur, le vent tombait, les voiles devenues inutiles, s'affaissaient, et pendaient lamentablement sur les haubans comme les ailes d'une mouette blessée, le vaisseau ralentissait brusquement sa marche puis finalement s'arrêtait.

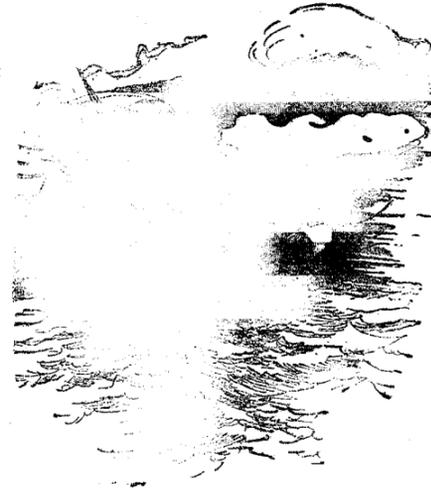
Et on restait ainsi en panne pour un temps plus ou moins long, toujours trop long au gré des uns et des autres.

La *Némésis*, du port de Dunkerque, s'en revenait des Indes en faisant, comme de juste, le grand tour par le cap de Bonne-Espérance, puis le canal de Suez n'existait pas. C'était un bon bateau, solide et ventru, dont les flancs rebondis contenaient quantité de marchandises précieuses, des tissus tramés d'or et d'argent, des meubles travaillés avec un art exquis, des porcelaines de Chine et du Japon, des dentelles sans prix, toute une cargaison de la plus grande valeur.

D'honorables négociants, heureux de revenir au pays natal après plusieurs années d'absence, s'étaient embarqués sur le même navire que les marchandises constituant leur fortune.

La traversée, toujours si longue et si fastidieuse, ne s'annonçait pas trop mal, un bon vent soufflait, sous l'impulsion énergique duquel le bâtiment filait à grande allure.

Sur le pont, les marchands dunkerquois devisaient gaiement, ravis de cette traversée et ne



trouvaient pas assez de termes élogieux en l'honneur de la *Némésis* et de son commandant. Déjà ils se voyaient à Dunkerque, sur le port, et escomptaient par avance le produit de leur précieuse négoce.

Qui compte sans son hôte, compte deux fois, dit le proverbe, qui se justifia de nouveau.

En effet, au moment où l'on venait de franchir le Tropique, à peu de distance relativement de l'île Bourbon, l'événement tant redouté se réalisa : un beau soir, le vent cessa presque tout d'un coup; le lendemain pas la moindre brise ne rayait la surface de la mer immense, semblable à un gigantesque miroir argenté.

Le capitaine, qui en avait vu bien d'autres, comprit tout de suite de quoi il retournait et prit ses dispositions en conséquence avec une décision et une rapidité étonnantes.

Il est vrai que les susdites dispositions étaient d'une extrême simplicité. Comme en matière de calme, on ne sait jamais ce qui peut arriver et combien cela peut durer, le capitaine fixa à tout le monde, passagers et matelots, la ration quotidienne d'eau et de vivres qui serait allouée pendant toute la période d'immobilité du navire.

Puis ayant assuré pour longtemps le vivre, il songea au couvert. Les voiles furent larguées, les manœuvres vérifiées, tout mis en état pour pouvoir reprendre la route dès que le vent le permettrait.

Toutes choses ainsi en état, son journal de bord mis soigneusement à jour, le brave marin s'en fut dans sa cabine et se mit en devoir d'y culotter un nombre indéfini de pipes.

Bientôt, tout le monde sauf lui, commença à s'ennuyer ferme à bord de la *Némésis*.

Les marchands désolés de ce contre temps et ne pouvant s'en prendre aux éléments, accusèrent le capitaine de ne pas tenter l'impossible pour les tirer de là. L'indifférence et le stoïcisme du vieux loup de mer les exaspéraient et à le voir si tranquille dans son réduit alors qu'eux, dévorés d'inquiétude, allaient et venaient sans cesse sur le pont comme des bêtes féroces en cage, ils s'imaginaient qu'il y mettait de la mauvaise volonté.

Bientôt ils ne furent plus seuls à s'ennuyer. La plus grande partie des matelots et de l'équipage, qui n'avaient jamais été habitués à un mésaventure sur l'Océan, la haine se mit

à s'exagérer encore leurs terreurs devant la menace d'un nouveau rationnement de vivres.

Bref, la révolte grondait à bord et n'attendait qu'une occasion favorable pour éclater. Heureusement, cette occasion n'eut pas le temps de se présenter.

Un orage épouvantable, un véritable cyclone se déchaîna à la suite de cette longue accalmie et la *Némésis*, vigoureusement chassée vers le sud, bondit sous les rafales avec toute l'ardeur que mettrait au sortir de l'écurie un coursier qu'on y aurait retenu longtemps contre son gré. On dépassa ainsi la grande île Madéagasse, pour arriver à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance. La tempête toujours faisait rage; les éléments déchaînés menaçaient d'anéantir la fragile coquille de noix qui leur opposait une résistance aussi désespérée.

Le capitaine savait bien ce qui l'attendait s'il ne parvenait pas à doubler rapidement la fatidique pointe. La *Némésis*, saisie alors entre les deux courants opposés de l'Atlantique et de l'Océan Indien, serait vite jetée à la côte, d'autant qu'elle commençait malgré sa robustesse reconnue, à ressentir de ces furieux assauts.

A chaque nouveau paquet de mer qui venait s'écraser sur ses flancs, la membrure entière du navire craquait et gémissait.

Comme à un moment il commença à donner de la bande d'une manière inquiétante, le capitaine donna l'ordre d'alléger la cargaison. Les matelots alors saisirent au hasard les plus lourdes caisses et les précipitèrent par-dessus bord sans s'inquiéter autrement des gémissements désespérés des passagers.

Une à une s'en furent ainsi dans la mer profonde les richesses si péniblement amassés par ces gens qui les voyaient partir sous leurs yeux sans avoir d'autres ressources que de se lamenter et de contempler le désastre.

Quand la *Némésis* se releva enfin, plus mobile, plus allègre, et qu'elle eut franchi heureusement la passe dangereuse, il ne restait plus à bord que la plus intime partie de ce qu'elle contenait au départ dans ses flancs.

Ce n'était pourtant pas encore la fin des épreuves par lesquelles devaient passer les infortunés navigateurs.

Le bâtiment, après avoir longé tant bien que mal toute la côte occidentale d'Afrique, ce qui demanda encore pas mal de temps, fut assailli, à son arrivée dans le Golfe de Gascogne, d'une seconde tempête, presque aussi furieuse que la première.

Cette fois, comme il n'y avait plus de lest à jeter à la mer pour alléger le navire, la tourmente s'acharna après le bâtiment, arrachant les voiles, brisant les mâts, broyant tout sur le pont qui ne tarda pas à être rasé comme un ponton. C'est dans cet état, conduisant une véritable épave, que le capitaine de la *Némésis* fit son entrée dans le port de Dunkerque, cinq mois et demi passés après son départ des Indes.

Ses camarades, à la vue de ce bâtiment en si mauvais état, le félicitèrent d'avoir échappé au naufrage et d'avoir réussi à rallier quand même le port. Le brave homme accueillit avec un sourire triste les louanges qui s'adressaient à son courage et à son sang-froid. Il lui était absolument pénible d'avoir à se reprocher la ruine de ses passagers et il compatissait vivement à leur peine.

Mais les marchands, eux, n'étaient pas dans l'intention de le tenir quitte à si bon marché. C'étaient des hommes puissants que leur fortune mettait à même de disposer d'influences considérables.

Sans tenir compte que le capitaine les avait ramenés sains et saufs avec un talent remarquable, ils ne lui pardonnaient pas la destruction de leurs trésors.

Ce sont là de ces haines qui ne désarment pas et ils le lui firent bien sentir.

Un mois ne s'était pas écoulé que le capitaine de la *Némésis* était cité à comparaître devant le Tribunal maritime pour s'y justifier des faits graves qui lui étaient reprochés, notamment de la perte volontaire et sans nécessité absolue, des marchandises confiées à sa garde.

En vain, le vieux marin excipait-il du cas de force majeure, produisit-il son livre de bord soigneusement et méticuleusement tenu et mentionnant les faits tels qu'ils s'étaient passés avec tous les détails de la tempête, il ne put convaincre les juges prévenus contre lui.

Ses ennemis avaient mis le temps à profit et quand, comme suprême argument, il en appela au témoignage de ses matelots, ce fut l'équipage entier qui vint déposer contre lui et l'accabla sous les plus faux racontars.

On le montra, inouïeux de son devoir, s'efforçant dans sa cabine et y restant des journées entières sans paraître sur le pont.

Personne, il est vrai, n'ajouta que cela se passait au moment du calme plat. L'opinion publique, toujours prête à tomber sur le plus faible, prit fait et cause pour les marchands.

A l'unanimité, le capitaine fut suspendu de son commandement, destitué de son brevet et contraint, s'il voulait vivre, de naviguer comme simple matelot. Comme c'était un courageux, il se résigna à son sort.

Ce ne fut que longtemps, bien longtemps après qu'il parvint à faire reviser le jugement inique qui l'avait condamné.

Cette fois, les membres du tribunal, mieux inspirés et n'étant plus sous l'influence du moment, acquittèrent l'ancien capitaine de la *Némésis* et rendirent hommage au contraire à ses talents de navigateur. Une réhabilitation solennelle lui fut accordée.

Mais le pauvre homme était trop vieux pour jouir de son triomphe.

Il ne put même survivre à l'émotion que lui causa cette tardive réparation faite à son honneur et il mourut précisément le jour où la bonne nouvelle lui en parvint.

P. LARAY.

LE CAPITAINE SOUTH

I

Josua Dampton était planteur dans le Connecticut et ses plantations s'étendaient de Norwich à New-London, jusqu'au territoire de Providence. Son père, colon de peu d'importance, lui avait laissé quelques biens, mais qui, s'ils n'étaient habilement administrés, n'auraient pu suffire à la prospérité du fils. Celui-ci, doué d'une remarquable intelligence mercantile, sut, avec discernement, multiplier ses ressources; il implanta des végétaux inconnus, établit des raffineries et se lança dans l'élevage des abeilles. A vingt-cinq ans, il était riche et l'un des principaux propriétaires du district.

Travailleur infatigable, doué de cet esprit de jugement net et de décisive résolution qui caractérise si bien le Yankee, il cherchait, chaque jour, quelque exploitation dont le profit augmentât encore sa rapide bonne fortune. La chance que le destin lui avait allouée attirait bientôt sur lui les regards des autres grands possesseurs de terres. D'abord éloignés de lui par jalousie, ceux qui avaient des jeunes filles à marier reprirrent, à son adresse, leur flegmatique politesse, et bientôt les invitations nombreuses le poursuivirent de lettres engageantes et de cartes courtoises, où, en très dignes et très correctes allusions, on lui parlait des agréments qui le distrairaient du souci de ses affaires.

Or, Josua Dampton, sous son caractère de commerçant et de fermier, possédait une âme de rêveuse mélancolie, avec ce spleen britannique qui s'est imposé jusqu'en Amérique. Il ne voulait pas s'unir pour toujours à un être qu'il ne connaîtrait pas suffisamment. S'il avait travaillé avec tant d'ardeur et s'il était devenu si rapidement riche, c'était pour faire le bonheur d'une femme.

Mais cette femme, il fallait, à son sens, qu'elle en fût absolument digne.

Josua accepta les invitations. Le dimanche, il quittait sa maison et s'en allait chasser l'aigle à tête blanche vers l'Ontario, avec les gentlemen riches qui l'avaient convié.

Mais, après quelques mois de recherches et de perspicaces réflexions, comme il n'avait pas rencontré le rêve de sa vie, il cessa toute relation avec le monde.

Pourtant, l'année suivante, il épousait mistress Klopstock, une jeune institutrice pauvre et pâle, ce qui suscita une profonde colère dans tout le Connecticut. Une opposition tacite se forma contre lui. Ce fut une persécution sourde de tous les instants.

Mais, sans ouvrir les yeux à toutes ces choses, il passait ses jours avec sa jeune femme et, heureux d'avoir enfin trouvé un cœur candide et doux où jamais n'avait palpité de sentiment mauvais, il oubliait le reste. Ce fut le meilleur temps de sa vie, le temps court et limpide pur comme un ciel de forêt vierge et grisant comme un parfum de savane. Ils s'aimaient éperdument et se le disaient à satiété.

Josua Dampton avait, depuis longtemps, libéré ses nègres, mais quelques-uns, soudoyés par des mains restées inconnues, envirent les autres et les engagèrent à se soulever. Il y eut une révolte terrible et inqualifiée. Une nuit, le maître tressaillit d'apercevoir de grandes flammes monter dans les arbres; il se dressa, et, au loin, vit le feu qui gagnait les ruches et les rizières, avec une vertigineuse rapidité. Des ombres noires gesticulaient dans le brasier, des cris partaient dans la fumée.

La jeune femme, épouvantée, pria Dieu. Les forcenés vinrent à l'attaque de la maison. Ils étaient nombreux et menaçants. Josua n'hé-

nom. Des ennemis acharnés l'attaquèrent devant les tribunaux pour le meurtre du nègre. Il fut tramé en prison et on vendit le reste de ses plantations pour payer les frais du procès.

Quand on le remit en liberté, il avait vieilli de dix ans. Mais son cœur restait fort, plein d'une haine profonde contre les hommes. Il recueillit les épaves de ses biens et plaça son enfant dans la maison des Dames de l'Education, où il solda, d'avance, deux ans de pension; puis, tranquille pendant ce laps de temps, de ce côté, il chercha par quel moyen il pourrait reconquérir, pour sa fille, la fortune que tant de désastreuses circonstances lui avaient ravie.

II

Il n'avait pas perdu son temps en prison. A la lueur douteuse d'une mauvaise lumière, il avait étudié les ouvrages d'algèbre, de navigation et d'astronomie; il s'était perfectionné dans différentes langues et s'était pénétré des principes des plus raffinés des traités maritimes. Au lieu de s'appesantir dans sa douleur poignante, il se courba sur la carte et il apprit les plus lointaines contrées de la terre.

Avec le peu de guinées qui lui restait, il s'en alla, le soir, rôder dans chaque « bar-room » des bas-fonds de Brooklyn, il s'assit à la table grasseuse des matelots; il feignit de s'enivrer avec de prétendus marchands de coton, et il s'immit au commerce des navigateurs douteux. Il but, avec eux, du gin et du brandy, il laissa pousser sa barbe et prit le langage saccadé et taciturne des gens de mer. Pendant trois mois, il se loua dans les bureaux du port et s'instruisit sur la



couleur des drapeaux, sur l'arrivage des navires et les signaux des vigies; il pénétra les arcanes des Compagnies maritimes et il apprit rapidement les secrets les plus absolus de l'Océan immense que sillonnent tant de navires, en des buts si divers.

Quand Josua Dampton, méconnaissable et résolu, se jugea suffisamment oublié de ses ennemis et prêt à affronter tout péril, il changea de nom et se fit appeler « le capitaine South ». Il s'embarqua, au premier printemps, comme commandant d'un vapeur particulier, appartenant à la maison Harriss and Co, de Baltimore, à destination du Cap. Les matelots qu'il avait choisis étaient des Irlandais et des Hollandais, déserteurs qui ne savaient pas pourquoi ils étaient partis, mais qui accompagnaient ses pas parce qu'il leur avait paru énergique et décidé à tenter les coups de fortune.

Arrivé dans les Antilles, il évita les îles et, pendant la nuit, avec des lanternes sourdes, il fit peindre en gris la poupe du navire et changer les voiles blanches contre des voiles jaunes; il fit relever l'ancre et le grappin et ordonna de raccourcir l'artimon; le pavillon aux étoiles de la République américaine fut remplacé, en bérne, par des couleurs inconnues, et les livres du bord furent jetés dans la mer.

Les matelots commencèrent à comprendre, mais il n'y eut pas un murmure, pas une plainte; ces gens s'offraient, complices, sachant bien que c'était là une grande aventure qu'il tentait; sans proférer une seule parole, ils échangèrent leur cote bleue américaine contre le sayon rayé portugais; et, perché sur le galuchon, à la lueur des étoiles, le capitaine South leur enseigna lui-même l'art de déguiser leur voix et de crier les signaux en espagnol.

Il résolut de gagner les côtes françaises de la Guyane et de faire un détour pour éviter le Cap.

Une nuit que, penché sur sa table d'officier il écoutait la mer mugir contre les bastingages, il tira de sa poitrine un portrait d'enfant; il sourit amèrement et il le baisa; une douce expression de bonté se peignit sur sa face défigurée par le temps et les malheurs; puis, il fit appeler son second, une sorte de Norvégien intrépide qui avait sur la figure de grandes balafres, souvenir d'anciennes aventures.

— Vous m'avez sans doute compris, Henrik? lui dit-il.

— Oui, capitaine, répondit cet homme avec un équivoque sourire, des jurons rades mêlés à son langage barbare.

— Il n'importe pas que vous sachiez les desseins qui me font agir; apprenez seulement que je réclame de vous une discrétion absolue et que je vous saurai gré de votre soumission.

Le Norvégien acquiesça, habitué sans doute à ces sortes de colloques, plaça sa grande taille en deux et tendit sa main longue et noueuse à son chef; le capitaine dissimula un mouvement de répugnance et ce ne fut qu'une minute, et sa

main retomba dans celle du bandit dont il réclamait les services.

C'est ainsi que Josua Dampton, planteur, devint le capitaine South, contrebandier et corsaire. La Compagnie Harriss, de Baltimore, n'entendit plus jamais parler de son vapeur, dont jamais le passage ne fut enregistré dans aucun port. Quant à l'équipage, il était subjugué absolument par cet inconnu mystérieux qui avait l'autorité hautaine d'un officier régulier et qui, chose surprenante et jamais ne s'était vue, savait régler la direction d'un vaisseau sur le cours des astres.

C'est que, sur sa table, entre le loch de voyage et l'astrolabe, entre la mappemonde et la boussole, il y avait les traités astronomiques d'Helvétius et de Cassini.

III

Au bout de deux ans, la dame supérieure de la Maison de l'Education vit se présenter à son parloir un homme barbu et à la physionomie dure qui lui exhiba les papiers irrécusables de Josua Dampton.

— Je viens voir ma fille, dit cet homme. Je suis riche maintenant et je veux la reprendre. Ma fortune est l'absolution de mes malheurs et je veux que le seul être que j'aime en éprouve la joie.

La dame pria d'attendre, balbutia, revint, et finit par avouer que la petite Mary, un jour de promenade, n'avait pas été retrouvée malgré toutes les recherches.

C'était compléter tant de malheurs par une douleur terrible!

Le corsaire courba la tête comme écrasé par une fatalité implacable et fixa longuement le tapis. Il sortit sans balbutier, sans ouvrir la bouche, rien, cachant sa souffrance comme un masque honteux. Pouvait-il se plaindre, lui, un ancien prisonnier, un négrier peut-être, un forban sans doute, un bandit certainement? L'injustice du hasard et la complication des entraves sociales lui apparurent comme un immense réseau aranéen où, ainsi qu'une pauvre mouche, il était prisonnier, laissant pendre ses ailes, son corps, son âme!

La mer fut écumée plus que jamais, sans pitié, tout l'équinoxe. Le mystérieux vapeur sonda les madrépores de corail de la mer du Sud, louvoya avec les palandries turques dans le Bosphore, se mita aux clipper marseillais sur les côtes de France, aux kofis norvégiens, là-bas, tout là-bas, en Finlande. Son pavillon, sans nationalité, sur lequel tiraient sans pitié le feu des voiliers marchands, s'arborait, sinistre et hardi, à Ceylan d'où l'on repartit chargé de cornes d'ivoire, en Australie, au Japon, presqu'au Spitzberg. Il affronta l'effrayant Maëlstrom pour pêcher les baleines du Nord; il alla jusqu'en Islande, et au delà. A l'exemple du capitaine Back et de sir John Franklin, il explora au delà du 70° degré de latitude Nord et revint riche de découvertes autant que de butin, bercé, tangué, remué par le noroît et l'alizé.

IV

Mais la série de ses aventures semblait devoir se borner là, car un message confidentiel d'un ami dévoué, en côte de Terre-Neuve, au nord d'Halifax, où il s'égarait à pêcher illicitement la morue, lui annonça que Mary était retrouvée et qu'elle avait été adoptée par un riche planteur de Virginie.

Baromètres, lunettes et filets furent abandonnés.

Huit jours après, le capitaine South, muni des authentiques papiers de Josua Dampton, se présentait chez le planteur et se faisait connaître.

Voici ce que lui dit cet homme :

— Capitaine South, vous êtes sous le coup de la loi pour crime de droit commun. Je suis seul et je m'ennuie. J'ai adopté votre fille. Si elle pardonne vos crimes, puisque vous êtes riche, reprenez-la, mais si elle ne pardonne pas, retournez à la mer et laissez-la moi. Soyez discret sur-tout...

Un dîner eut lieu le soir même. La conversation fut amenée sur les corsaires et sur ceux qui s'emparent des navires qui ne leur appartiennent pas pour faire le commerce des côtes.

Le planteur, du reste, fut très loyal et très catégorique :

— Si cependant c'était votre père, mistress Mary, qui eût commis ces choses-là, le reconnaîtrez-vous toujours?

— Non, fit la jeune fille d'un air décidé et hautain, jamais!

Josua Dampton raidit et courba lourdement la tête; cependant, comme il comprit que tout était désormais, il se releva encore pour imprégner ses yeux des traits de Mary : regard brillant, tête douce et blonde, mains fines, traits réguliers, c'était l'absolu portrait de sa mère.

Oh! comme elle était belle!

Josua Dampton prit congé en souriant, un masque de politesse sur sa douleur poignante; avant de quitter le continent, il laissa, à l'adresse de Mary Dampton, chez un banquier, un dépôt, à titre de dot, de un million de dollars...

V

Quant à lui, il remonta sur le mauvais navire, cherchant une fin.

Elle ne tarda pas à venir.

Des vaisseaux sans pavillon furent bloqués dans une baie du Sud. Il fallut se rendre. Le capitaine South, sans argent, — il s'était entièrement dépouillé pour sa fille, — sans papiers ni livre de bord, convaincu de concussion, de commerce illicite et de crime de droit commun, fut exécuté avec trois Hollandais et un Chilien à Valparaiso.

EDMOND PILON.

L'INVENTEUR

Les ouvriers de l'usine Simon — Simon frères, appareils électriques, rue de Flandre — sortaient en bandes au coup de cloche... Mme Chanve, la concierge, courut ouvrir les grilles et revint à sa cuisine :

— Vite, Nestine, on est en retard. Le père va rentrer et la table qui n'est pas mise... As-tu préparé pour Victor.

— Voilà...

Et Ernestine, une jolie fillette de seize ans, à mine réveillée saisit un chateau de pain qu'elle creusa d'un tour de couteau. Elle enferma là-dedans deux saucisses chaudes, recouvrit d'une rondelle de croûte, roula dans un journal et alla déposer le tout contre l'allée, dans la paille d'une caisse d'emballage. Elle achevait à peine que le bicorne de garçon de recette du père parut.

— Ça sent bon...

— Je t'ai fait de la choucroute...

— Et ça embaume jusque dans l'escalier.

L'homme quitta sa tunique marron à larges boutons d'or timbrés d'un S majuscule, le déposa sur un fauteuil, plaça sur sa chaise son portefeuille, dont il ne se séparait jamais pendant le service et s'installa pour déjeuner :

— Où est Victor?

— Pas vu...

— Ah! monsieur mange en ville, il a de l'argent, l'inventeur... Avec ça que j'y coupe.

Tout à l'heure il va passer prendre une portion cachée par là. Comme s'il ne ferait pas mieux de se mettre à table.

— Que veux-tu? Ce sont des disputes.

— Naturellement... moi qui ai tort. Il faudrait encore que je lui fasse bonne figure à ce propre-à-rien, un paresseux, qui n'est pas ton fils et mange ton pain... un neveu...

— Tu recommandes... tu m'avais promis...

— Oui, mais que veux-tu, c'est trop. J'en apprends de belles sur son compte. Cette fois c'est fini et on va le renvoyer de là-haut et pour tout de bon, ce coup-ci.

— Tu dis ça tous les jours.

— Oui, mais à cette heure ça y est presque. J'ai vu l'ingénieur tantôt et les contremaîtres, et M. Simon lui-même : ils en ont plein le dos tous. Il ne fiche rien, il dérange tout le monde, il gêne le travail avec ses manigances d'inventions, ce grand dadais.

— Cependant on le supporte.

— Pas pour longtemps... Consulte toi-même et tu verras. Donc c'est à nous d'y mettre bon ordre. Il faut que ça cesse. Il le faut! Ecoute Louise, quand on s'est marié, il y a dix ans tu avais un neveu déjà grand, moi une fille Nestine, et j'ai trouvé que c'était bien, parti égale... Je n'ai dit qu'une chose : il travaillera. Tout a marché d'abord : il n'est pas mauvais, le petit, jamais je n'ai dit ça. Même que je le trouvais trop sage, pas turbulent, tous les jours dans la lune... Ça lui est resté... Toi cependant, tu avais adopté Ernestine, en vrai mère et je t'en remercie. Je voudrais te rendre la pareille, je me tais souvent, je me retiens : m'en faire mal, puis ça éclate. Mets-toi à ma place. Il promet, oui, beaucoup; qu'a-t-il tenu.



ton neveu, jusqu'à dix-huit ans? six ans que l'expérience dure. A douze, ça a commencé. On le met en apprentissage, en quelques mois il fait tous les ateliers sans rester dans aucun.

— Ce sont les contremaîtres, ils ne l'aime pas, ni nous, depuis que, par ordre, on ferme les grilles, pour éviter les vols. On s'en prend nous autres et au petit par contre-coup...

— Dis donc qu'il ne veut pas travailler. Monsieur veut être chef tout de suite.

— Le patron dit qu'il a des moyens, qu'il peut arriver.

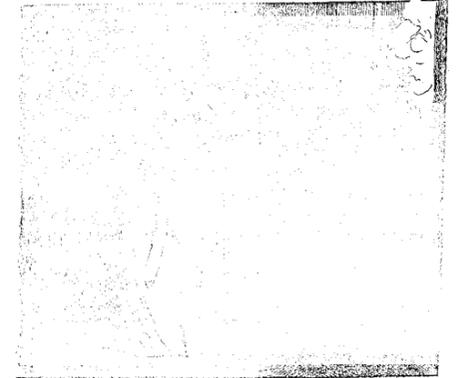
— Parce qu'il a réussi, lui, simple mécanicien par chance, et puis ce qu'il en fait, c'est surtout pour embêter les ingénieurs qu'il n'aime guère. Il s'imagine que le petit ferait comme lui une trouvaille. Ça arrive, mais pas à tous...

— On y croyait, en tous cas...

— Plus maintenant. Ça m'avait assez étonné, d'ailleurs, que ce gamin fût parvenu à embobiner le chef avec ses rêveries. Il n'est pas tendre le vieux Simon. Ainsi, moi, j'ai sa confiance, mais si ce soir il manquait 20 francs à la recette, il ne me soupçonnerait pas une seconde, mais je serai mis à pied sur l'heure comme mon prédécesseur. Peut-être bien qu'il ne me flanquerait pas à la rue après vingt ans, mais on aurait beau prier, rembourser, je devrais rendre le portefeuille, la plaque... et monter sur les camions à mon âge. Le patron n'a qu'un mot : je n'aime pas les maladroits.

Or, à Victor, il lui passait tout un moment...

— Il rendrait des services alors. Quand un



sa pas : il visa la première face noire qui se montra aux vitres et tira; les autres, épouvantés, s'enfuirent.

Ce fut sous l'émotion de ce tumulte que la jeune femme mit au monde un pauvre petit être tout tremblant de naitre au milieu d'un tel désordre.

La secousse fut si violente que la mère en mourut presque aussitôt.

Et, le lendemain, Josua se trouvait à moitié ruiné avec une petite sur les bras et sa femme de moins.

Alors, toute son affection passa sur la tête de l'enfant. Pour elle, il fallait vivre et se relever. Mais, hélas! la fatalité se mettait contre lui, auxiliaire du mauvais vouloir des hommes. Il avait acheté des actions du « Western-Railroad », — Chemin de fer de l'Ouest : la Compagnie se déclara insolvable après banqueroute. Il avait découvert, pour le minium et la peinture des vaisseaux, une sorte de régule de cobalt dissous dans l'esprit de nitre et qui donnait une inaltérable couleur rouge : le chimiste à qui fut confié le projet s'enfuit et l'exploita sous son

appareil ne marchait pas, que tout le monde y avait renoncé, on le lui apportait et il le retapait le plus souvent. Si bien qu'un jour le patron lui a dit : « Tu préférerais occuper la tête que les doigts, tu te crois inventeur, inventeur sans livre... ça me va, — c'est sa manie. — Eh bien, cherche... Chaque fois que tu m'apporteras une simplification dans un appareil, je te payerai en conséquence ; et il l'a fait. — Quelques cents francs de temps à autre. — A ce moment un pas glissa contre le mur de la loge. Chanve leva la tête. — Qu'est-ce que c'est... je m'en doute. Quand je vous dis que nous le nourrissons. — Mais il travaille depuis quelque temps. — Qu'est-ce qu'il a rapporté cette semaine ? — Quinze francs. — Si ce n'est pas une honte ! Quand il y a les femmes qui, sans métier par un tour de main vite pris, enlèvent 8 francs par jour au patron, rien qu'à enrouler du fil. — La mère Chanve se taisait... et ce fut Ernestine qui prit la défense de l'absent. — Il se rattrapera. Vous verrez ! Et le peu qu'il gagne, il le donne : il ne garde rien. — Le beau mérite. Qu'est-ce qui lui manque ? Sa tante le gava... et toi, petite cachottière, tu lui refilles des paquets de tabac en douceur... si vous croyez que je ne vous vois pas. Enfin. — Là-dessus le garçon de recettes se leva, il enfila sa tunique avec précaution, la boutonna militairement. — Cela fait, il prit son portefeuille coiffa son béret et tendit le jarret pour partir. — Tu vas loin ? — demandait sa femme. — Non, en ville. C'est la tournée des gros clients : Popp, Edison... et on rapportera dans les cent mille. — Ah ! mon Dieu ! Ne rentre pas tard... — Qu'est-ce que tu crains... il n'y a pas de Carrara rue de Flandre. Et puis ce n'est pas moi qu'on fichera dans une cheminée. Il ne passerait pas, Chanve, trop large d'épaules... — Moi, — disait Ernestine, — ce sont plutôt les pickpockets que je crains. — Qu'ils y viennent... Je les faire ceux-là, je les évite à dix pas. Que quelqu'un dans mon dos jette un regard vers ma sacoche, je le sens. C'est comme si on me touchait. Soyez tranquille, que celui qui l'aura mon portefeuille n'est pas près d'ici. — L'homme arrivé à la porte se retourna : — Un dernier mot... Dites bien à Victor que j'attends jusqu'à la fin du concours... cette somme de dix mille offerte par Simon à qui trouvera le truc pour sa machine, ce compteur électrique impossible à faire marcher. C'est tellement fou que je n'en voulais pas parler. Seulement après ça il faudra qu'il choisisse entre l'atelier ou la caserne... »

II

Son mari une fois dehors et les ouvriers rentrés, la mère Chanve alla voir dans les ateliers, les bureaux, ce qu'il y avait de vrai dans les dires du père. Elle revint en avouant : — Il est certain qu'ils sont tous montés contre moi. Il les embête, prétend-on. Quant au père Simon, il ne dit rien. Il a simplement trouvé que Victor gâchait trop de marchandises par ses essais, qu'il usait trop de fil, trop de cuivre. Donnez-lui ce qu'il demande, a-t-il ajouté, et prenez note, je lui retiendrai ça... — Quel ladre ! Donc rien de grave : ça s'arrangera. — Il le faudrait bien. Ton père a raison un peu dans ce qu'il dit. Victor aurait dû apprendre une partie d'abord, voir ensuite... — La tante parlait encore que le neveu parut... C'était un grand garçon un peu dégingandé pour avoir cru trop vite, sans rien de remarquable qu'une bouche assez fine et de beaux yeux éclairant toute sa figure lorsqu'il souriait. — Il sera la main d'Ernestine, embrassa sa tante et s'assit. — Alors sa tante lui rapporta ce qu'avait dit le père. Au seul nom de son oncle, le visage du jeune homme se ferma, son regard devint dur... — Tu lui en veux ? — Il m'agace... siffla-t-il entre ses dents.

— Il est bon... — Mais oui et il m'a élevé, je l'aime au fond. Seulement il me crève avec ses idées. Pour lui, travailler, c'est pousser la lime, ou bien déposer chez les clients du papier à vignettes contre espèces. — Evidemment, il est à manies... mais s'il venait à nous manquer... Tu ne gages pas pour te suffire : ça le tracasse et il n'a pas tort en tout. — La mère Chanve expliqua le dernier délai donné par son mari. — Eh bien, j'accepte ! — fit le jeune homme. Si le concours terminé je rate le prix, les dix mille... je m'engage ! Mais je n'ai pas encore perdu. Ils peuvent me jalouser là-haut, me tirer aux jambes, se creuser la tête... Ils sont à côté et c'est moi qui ai vu le point... — Tu es sûr, de quoi s'agit-il exactement ? C'est vrai ce concours, cette promesse de dix mille francs ? — Très vrai, et ce n'est pas la première fois que l'usinier en appelle à nous. Vous savez, ce compteur électrique, payé très cher... Il marche sans marcher... il faudrait un

petit perfectionnement, un rien... Ils ont bien trouvé quelque chose, mais le système proposé majore le tout de vingt francs... C'est trois fois le bénéfice du patron qui voudrait lancer son compteur à bas prix et par milliers... Une fortune pour lui dans ce cas, et qui vaudrait les dix mille francs offerts... — Et tu es sûr, toi ? — J'espère tout ou rien. On ne peut pas dire encore. — La tante hochait la tête et reprit la question à sa manière. Pourquoi parler de s'engager... Victor avait encore tout le temps de faire un apprentissage. — Pendant qu'elle parlait, Victor eut bien quelques gestes d'impatience, mais se contenta facilement. D'ailleurs, en face de lui, Ernestine, pour le calmer, tout en causant avec lui, faisait des signes. Et ils se souriaient à travers la table.

III

Le samedi suivant, à huit heures du soir, Victor entra dans la loge, où il ne venait jamais quand le père était là. — Vous n'avez pas encore diné ? demanda-t-il à la vue du couvert mis. — Nous attendons ton oncle. Voilà la première fois qu'il est en retard, ça m'inquiète. Et toi, quoi de nouveau ? — Le jeune homme montra en face, seule éclairée dans tout le bâtiment, la fenêtre du laboratoire réservé au patron. — En ce moment, je passe devant le jury : on examine mon appareil. — Tu as de l'espoir ? questionna Ernestine. — Bon espoir... Ce n'est pas encore parfait, mais suffisant. On doit m'appeler et j'attends la réponse sans trembler trop. — Ah ! mon Dieu ! Si tu disais vrai... Tu serais riche, mon garçon, dix mille francs.

femme qu'il lui fallait, la seule qui pût convenir à un héros tel que lui. — Dès que les bans furent publiés, M. Hearing s'efforça de détourner le shoemaker de cette union. — Lui qui avait conseillé le mariage, se démentait maintenant pour l'empêcher. — Dévoré de remords au moins prématurés, tenta l'impossible pour retenir son voisin sur ce qu'il appelait le bord du « gouffre ». — Il alla jusqu'à lui promettre qu'il lui donnerait son tableau à musique, — et cela quoique pût dire mistress Hearing — s'il renonçait à ce projet.

Il lui proposa même de lutter et de boxer avec lui, tant que cela serait nécessaire pour étancher sa soif belliqueuse, pourvu qu'il laissât miss Sabina à sa famille. — Mais l'intrépide cordonnier repoussa ces alléchantes propositions, et le mariage fut célébré. — Le soir des noces, l'horloger, à moitié fou de douleur, erra par les rues de Bluetown en criant qu'il avait causé le malheur de Rowland, et qu'il ne se le pardonnerait jamais. — Pour apaiser son chagrin, il caressa tant de pots d'ale, qu'il perdit momentanément la raison et à jamais sa légendaire calotte noire, et finit par échouer dans la ruelle où Rowland s'était autrefois embusqué. — Heureusement pour lui, Goatskin et Mastiff l'aperçurent et le rapportèrent chez lui, où mistress Hearing voulut arracher le nez et les yeux de ces dignes fonctionnaires qu'elle accusa de s'être grisés avec son mari. — Au fond, je crois qu'elle ne leur fit cette scène que pour éviter de leur glisser la pièce. — Toutefois, daignez noter que je n'exprime

— Ce sera la dot d'Ernestine. — Tu lui abandonneras toute cette somme ? — Elle m'en ferait bien profiter un peu... — Oui, je comprends : il est bien certain que Chanve, après ça n'aurait rien à te refuser... Mais vous êtes enfants encore, on a bien le temps d'y songer. — La conversation continua sur ce ton, mais l'inquiétude reprit vite le dessus... Le garçon de recettes tardait bien, et la tante ne tenait plus en place... — Cette fois, c'est un malheur. C'était aujourd'hui la tournée en banlieue, de petites sommes, mais un sale quartier : usines et terrains vagues... Je tremble. — Une heure de retard et plus... — L'aiguille du coucou marquait la demie de huit heures. Victor et les femmes la regardèrent l'une après l'autre... et ce fut un froid, personne n'ajouta plus rien d'un moment. — A neuf heures, le garçon de recettes parut titubant, ivre, semblait-il... — Il entra sans rien dire, les yeux hors de la tête. Jamais on ne l'avait vu dans un état pareil. Il rejeta sa pèlerine et s'abattit dans un fauteuil. On découvrit alors qu'à sa hanche la chaîne pendait vide du portefeuille... tranchée net comme d'un coup de ciseau. — L'homme maintenant parlait tout seul, machant ses mots, avec une rage sourde : — C'est en revenant de Clichy... sur le Serpillet... ils devaient avoir un outil affûté d'avance... Je n'ai rien senti... puis il y a eu cette bousculade, deux types qui se disputaient une place. On a arrêté et ils sont descendus. Ce doit être eux... Ah ! si je les tenais ! — La le père se leva comme pour se jeter sur quelqu'un... les femmes eurent un mouvement de recul... et il s'arrêta net à leur vue. — Nous sommes perdus !... murmura-t-il. — A cette minute, un coup de sifflet retentit vers la cheminée. Victor courut au tube acoustique, le mit à son oreille : — C'est le patron qui me demande. — Et il se précipita comme un fou...

IV

Son sacrifice fait, le garçon de recettes s'était mis à expliquer le vol : sept mille cinq cents... c'était peu relativement... — C'est moi qui ai tort... J'aurais dû, quand j'ai découvert... au lieu de perdre des heures dans les commissariats, à chercher... courir ici. Il était temps. J'aurais pris nos actions, des Ville, valant six mille deux... et je les aurais portées au caissier en le priant de sauver ma place et de retenir la différence sur mes mois. Il l'aurait fait. Jamais le patron ne se serait douté... Maintenant il est trop tard. Le vieux Simon a dû me demander déjà... Tantôt, il va envoyer sa bonne me dire de monter avec le portefeuille... Les femmes essayèrent de consoler le père. Elles lui parlèrent de Victor, de l'épreuve de ce soir, des chances. L'homme haussa les épaules, puis, sans discuter : — Vous êtes folles ! — Et il se tut. Car compter sur la grâce de Simon ou sur autre chose... c'était des idées de femme. — Je sais ce qui m'attend, conclut-il.

V

Personne n'avait plus faim. Ernestine leva la table, et l'on attendit en silence que la catastrophe s'achevât. — Soudain, Victor parut, les bras en l'air : — Ça y est. On est sauvé. — Sa tante et Ernestine lui sautèrent au cou avec des cris, tandis que son oncle, à qui cette joie subite faisait mal, au milieu de son désastre à lui, disait : — La belle affaire. Qu'est-ce que ça avance ? — Comment... Mais tu n'est pas juste, papa, tu méconnais Victor. — Le garçon de recettes eut un rire navré. Sans être méchant, il souffrait de ce succès qui lui donnait un démenti. Le triomphe du petit se produisant juste le jour de sa ruine à lui, lui semblait un raffinement intolérable. A cette minute peut-

être, il eût refusé de recevoir le salut des mains de son neveu dont il s'imaginait le regard arrogant fixé sur lui. — La belle affaire, — répétait le père. — Moi aussi, je les ai, les dix mille, je les aurai avant demain midi... trop tard, l'usinier sera fixé avant et mon sort aussi. Puis je ne demande pas l'aumône, on n'est pas à la porte encore. On remboursera le père Simon, qui me donnera une autre place. Il faudrait les dix mille tout de suite, sinon... — La tante alla frapper sur l'épaule de Victor. — Va les chercher... — Cours ! — ajoutait Ernestine enthousiaste. — De nouveau, Chanve éclata de rire : — Vous êtes folles, cette fois... Alors vous croyez qu'il va donner la somme comme ça... le vieux ! Vous êtes folles ! — Victor, qui se levait déjà, et les deux femmes retombèrent du haut de leurs espérances. — Evidemment... et c'était le père qui avait raison. De ce côté aussi, il était trop tard. — On revenait au même point, au même silence. Les Chanve ne bougerent plus. Seul, Victor, toute sa joie rabattue, continua de se promener dans la loge. — Soudain son oncle l'interpella : — Assieds-toi, tu m'agaces à danser ainsi. — Et, sur un geste d'impatience, le père s'emporta. — Fiche-moi le camp ! sors d'ici ! et plus vite... Il y a assez longtemps que tu nous insultes. — Les femmes s'interposèrent. Victor, outré de cette agression au moment où il se dévouait à tous, prit une chaise et resta là, bouche cousue, le front barré, jetant des regards furibonds vers le concierge. Celui-ci, à un bruit dans la cour, leva la tête et, changeant de ton : — Voilà l'autre, — fit-il d'une voix blanche, — il vient chercher son argent.

VI

M. Simon arrivait. — Eh bien ! on ne s'embrasse pas ? Vous savez la nouvelle. Ça vous a fait un coup, je comprends ça, la joie qui assomme. Vous vous y ferez. Vous êtes là, Chanve ? — Oui, monsieur Simon. — Je vous ai attendu, vous savez, mais je vous excuse, un jour comme aujourd'hui... Il ne nous reste plus qu'à préparer l'acte maintenant, vous vous en occupez dès demain. C'est votre femme et vous qui signerez et toucherez... le petit étant mineur. Je tiens à faire les choses régulièrement. Voilà qui est dit. Et maintenant, passez-moi le portefeuille. Vous avez encaissé partout ? — Partout : sept mille cinq cents. — Bon... Donnez-moi le bordereau. — L'usinier, assis à table, regarda la feuille des mains tremblantes d'Ernestine et refit le total. — C'est bien ça. Je m'attends plus que la suite... Ah ça ! père Chanve, est-ce que vous êtes sourd ? Tiens, petit, — il désignait Victor, — passe-le moi, le carnet, toi, là... sur ce meuble. — Le concierge se levait cette fois ; son neveu lui coupa le passage, s'empara de l'objet demandé, tandis que l'oncle murmurait à part lui : — Il se venge... — Ses dents claquaient. — Victor, qui déjà présentait le portefeuille, le retira brusquement : — Je le garde ! — Ah ça ! — s'écria le fabricant, trouvant cette fois qu'on dépassait la mesure, — tu sais, petit, je te passe beaucoup de choses à toi, seulement je n'aime pas qu'on abuse... Qu'est-ce que cela signifie ? — Et le jeune homme, qui ne se troublait pas : — Vous me devez dix mille francs, monsieur Simon. — Est-ce que tu crois que je veux le faire perdre ? — Non, mais nous venons d'avoir une scène terrible avec mon oncle, à propos d'argent. — C'était donc ça ? — Oui, il m'a reproché un tas de choses. J'en ai assez. Il me tarde d'être quitte avec mon père nourricier.

FEUILLETON

ROWLAND L'INTRÉPIDE

PAR

Paul LAROQUES

Et il se promettait de les surveiller avec soin, pour qu'ils ne se coupassent pas avec son tranchet.

Francis Joke se tut, but une gorgée de thé froid sans sucre et reprit :

— Je ne vous conterai pas en détail le reste de l'histoire ; je serai bref. D'ailleurs à quoi bon se complaire à décrire la souffrance ! Pourquoi en augmenter l'acuité ? Le drame se suffit à lui-même.

Le vaillant cordonnier chercha une épouse. Comme il était petit, il prit une grande femme.

Sans frémir, il conduisit à l'autel la grosse Sabina Drunkman, une gaillarde qui le dépassait de la tête pesait près de cent kilos et faisait l'admiration de son père le brasseur et des clients par la façon remarquable dont elle levait le coude.

Rowland était convaincu que Sabina était la

rouait de coups. Ce dernier cancan n'était sans doute qu'une calomnie, car Rowland se prétendait le plus heureux des hommes, et, d'ailleurs, un personnage aussi courageux que lui ne se serait pas laissé battre par une femme.

Il est vrai qu'il avait épousé une femme peu ordinaire. — Un jour, mistress Mosquito, l'épicière, surprit une dispute entre les époux Rowland ; le petit garçon du boucher Wanton qui rôdait par là fut aussi témoin de l'affaire.

Par malheur, ils n'assistèrent pas au début de l'entretien, et ce sera autant de perdu pour la postérité. — Oui ! clamait le redoutable cordonnier d'une voix plus bruyante que ferme, oui, Sabina ! votre conduite est fort répréhensible... Depuis l'aube, je travaille et je n'ai encore absorbé qu'une tartine de pain dur et une languette de jambon coriace !... Il est dix heures, la soupe n'est pas prête... Et vous ne paraissez pas à jeun ; au contraire ! — Taisez-vous, langue de vipère !... Suis-je votre servante ?... Et ne puis-je boire à ma soif ? Prenez garde ! Ne m'irritez pas ou je saurai bien vous imposer silence !

Sabina, reprit Rowland en baissant le ton, vous abusez de ma patience. Oubliez-vous qu'aucun homme n'a osé m'affronter !... Allez ! je sais qu'il ne faut pas frapper une femme, même avec une fleur, mais vous ferez en sorte qu'un jour ou l'autre je prendrai un gourdin... — Hein ?... Quoi ?... Je me moque de votre fleur et de votre gourdin, nabot prétentieux ! je vais vous faire danser sans musique, moi !

Mistress Mosquito et le petit Wanton entendirent alors déglingoler une pile d'assiettes et virent

un jour, mistress Mosquito, l'épicière, surprit une dispute entre les époux Rowland ; le petit garçon du boucher Wanton qui rôdait par là fut aussi témoin de l'affaire. — Par malheur, ils n'assistèrent pas au début de l'entretien, et ce sera autant de perdu pour la postérité.

— Oui ! clamait le redoutable cordonnier d'une voix plus bruyante que ferme, oui, Sabina ! votre conduite est fort répréhensible... Depuis l'aube, je travaille et je n'ai encore absorbé qu'une tartine de pain dur et une languette de jambon coriace !... Il est dix heures, la soupe n'est pas prête... Et vous ne paraissez pas à jeun ; au contraire !

— Taisez-vous, langue de vipère !... Suis-je votre servante ?... Et ne puis-je boire à ma soif ? Prenez garde ! Ne m'irritez pas ou je saurai bien vous imposer silence !

Sabina, reprit Rowland en baissant le ton, vous abusez de ma patience. Oubliez-vous qu'aucun homme n'a osé m'affronter !... Allez ! je sais qu'il ne faut pas frapper une femme, même avec une fleur, mais vous ferez en sorte qu'un jour ou l'autre je prendrai un gourdin... — Hein ?... Quoi ?... Je me moque de votre fleur et de votre gourdin, nabot prétentieux ! je vais vous faire danser sans musique, moi !

Mistress Mosquito et le petit Wanton entendirent alors déglingoler une pile d'assiettes et virent

— Et de palper les billets bleus. C'est très juste et je comprends. J'y ai passé. Alors garde tout, nous allons vérifier le contenu.

— Je m'en rapporte.

— Parfait; monte demain toucher ton solde. Par exemple, il faudra que Chanve signe.

— Je signerai... tant qu'on voudra... — fit le concierge prêt à se trouver mal... de bonheur.

— Ça suffit. En même temps le caissier vous donnera décharge du bordereau. Quant à toi, Victor, je réponds de ton avenir. A demain.

M. Simon sortait.

Dehors, il vit par la vitre ceux qu'il laissait se lever tout à coup, tomber dans les bras les uns des autres.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? — se demandait-il. Ça les prend comme la colique.

Et il s'en alla.

Paul CLERGH.

RAPINS



— Prenez un air plus gai que ça!... Supposé-z que votre mari est mort, ou que votre cochon a engraisé de trois livres!...

— Allons, décidez-vous, après ma mort, ce tableau vaudra cent mille francs... — Qui, mais après la mort!...

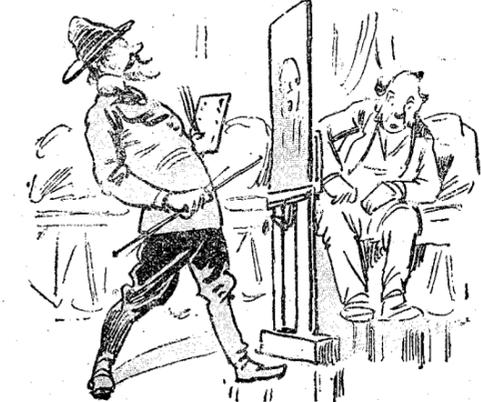
ROUPOIL ET MÈCHE FONT DU MOTOCYCLE

Cette éternelle bêtise humaine qui veut que tout individu ne se trouve jamais content des ustensiles que le hasard plaça dans sa main, vient encore de rencontrer un exemple en la personne de Roupoil et en celle de Mèche. Tant que les vélos furent considérés comme véhicules admis dans la bonne société le brave Roupoil et le sige Mèche se contentèrent d'explorer la forêt de Saint-Germain à cheval sur leurs tubes d'acier. Maintenant que le moteur relegue dans le septième dessous le vélocipède ordinaire, il a fallu à Mèche et à Roupoil les nouvelles sensations du mécanisme à pétrole. Or, c'est devant la boutique d'un loueur, qui vient de les empiler en leur cédant moyennant 40 francs chacun, pour la journée, deux sales clous, ou non loin, que va se dérouler une partie des événements de cette journée néfaste.

Il est nécessaire de dire, en terminant, que pour se donner une allure de chauffeur high-life, Mèche a jugé convenable de coudre des morceaux de cuir tout le long de sa jaquette, ce qui lui donne l'air d'un marchand de peaux de lupins. Quant à Roupoil, c'est simple, il a chippé la descente de lit en poil de chèvre de sa mère, ce qui le fait ressembler à un ours qui aurait la pelade.

Après avoir remis au loueur de motocycles leur livret militaire, deux louis, leur montre en nickel et leur adresse, Roupoil et Mèche, pour éviter le tramway, commencèrent par pousser par derrière leur tri, tels feraient en l'occurrence des marchands de quatre saisons.

Roupoil, sérieux. — Pourvu que nous puissions rencontrer un chronométrateur officiel...
Mèche. — C'est utile.
Roupoil. — Tu penses bien que si nous faisons du soixante à l'heure... ça nous fera un chouette record...
Mèche. — D'autant qu'on fera peut-être plus...
Roupoil, pas fixé. — Plus? Soixante-cinq, peut-être... mais ça m'épatera.
Mèche. — Hé! Hé! J'ai bien envie de téléphoner à Marseille pour retenir une chambre...
Roupoil. — Non... il est midi moins le quart (l'air entendu). Nous coucherons à Lyon (comme quelqu'un qui s'y connaît). Il ne faut pas fatiguer les pistons...
Mèche, qui commence à en avoir assez de pousser sa mécanique. — Montons-nous?
Roupoil. — Parfaitement! Voyons, Villeneuve-Saint-Georges... Melun... Fontainebleau... Maccon... Je vois la route...
Mèche, mort de chaleur sous sa peau. — At-



Ce qu'il y a de plus difficile, voyez-vous, c'est de vous donner l'air intelligent!...



Paraît que vous êtes bigrement adroit, hein?... est-ce que vous savez aussi enlever les taches sur les habits?

tentation... Voilà la gare d'Orléans... Tournons à droite pour attraper l'avenue de Choisy et puis après c'est tout droit... jusqu'à la gauche...
Roupoil, s'arrêtant de pousser son tricycle. — Il n'y a plus de tramway... Grimpons.

Deux marmitons, un militaire, un petit télégraphiste et quatre nourrices font cercle autour des intrépides recordmen.

Mèche, à Roupoil. — As-tu allumé le brûleur?...

Roupoil. — Quel brûleur?
Mèche, posé sur sa selle. — Je ne sais pas, moi. On m'a toujours dit qu'il fallait allumer le brûleur dans les motocycles...

Roupoil, à son tour se posant sur sa selle. — Rien du tout... le type m'a dit pour donner le départ, vous n'avez qu'à appuyer sur le bouton...
Mèche. — Quel bouton?
Roupoil. — Enfin, le bouton du départ... Pendant que je donnais notre adresse... tu aurais bien pu te faire expliquer...
Mèche, en position pour partir. — Enfin... partons...
Roupoil, même pose. — Partons...

Les deux tricycles semblent figés au sol. A l'aide de leurs jambes et des pédales, Mèche et Roupoil, malgré des efforts désespérés, ne réussissent même pas à faire avancer d'un mètre les instruments de leur record.

Mèche, qui fonce littéralement sous sa peau d'ours en simili. — Es-tu sûr qu'il y a du pétrole?...

Roupoil. — Non... mais on peut regarder dans les bidons... (Il descend et se sent plus à l'aise sur le trottoir de l'humanité.)

Mèche, descendu, lui aussi. — Dévisse la vis.
Roupoil. — Quelle vis?

Mèche. — Celle du dessous... Dans le bidon jaune.

Roupoil. — Le bidon jaune? Tu es fou, c'est de l'air comprimé.

Mèche. — Espèce de poire... puisque je te dis que c'est de la réserve...
Roupoil, vexé. — La réserve de quoi?...

Mèche. — De pétrole, idiot... Ah! tu m'y reprendras à faire du motorcycle avec toi...
Roupoil. — Parbleu! tu n'y connais rien...
Mèche. — Je n'y connais rien!... (Il remonte sur sa selle.) Ah! je n'y connais rien... Eh bien, mon vieux, je vais te plaquer... tu le débrouilleras comme tu pourras... (Il essaie vainement d'imprimer un mouvement au motorcycle qui ne veut rien savoir.) Ça l'apprendra! (Dernier effort.) Adieu!

Le motorcycle ne bouge pas plus que l'obélisque.

Roupoil. — Eh bien, tu ne pars pas?
Mèche, en sale menteur, qu'il est. — Non, j'aime mieux l'attendre... Tu en ferais une tête... Tout seul sur les routes...
Roupoil, à son tour, sur sa selle. — Partons!

Les motocycles semblent des brouettes perfectionnées clouées au sol.

Mèche, conciliant. — Es-tu sûr qu'il y ait de l'eau dans les chaudières?
Roupoil. — Quelles chaudières?
Mèche. — Enfin tu ne supposes pas que les moteurs marchent avec du plâtre?
Roupoil, vexé. — Mon Dieu! Tu es rudement embêtant quant tu fais du motorcycle.

Mèche, descendant. — Il y a peut-être quelque chose dans l'engrenage...
Roupoil, descendant. — Peut-être...
Mèche. — On m'a dit: Quand vous entendrez un bruit sourd ça se mettra en marche... Or, as-tu entendu le bruit sourd?

— Allons! reprit l'horloger sans grande conviction, ne vous laissez pas abattre... On vit avec son mal, que diable!... Tenez! écoutez... je vais vous faire jouer un air par mon tableau à musique: ça vous distraira!... Il faut être homme, morbleu!... Montrons-nous énergiques et stoïques dans l'adversité!... Du nerf! du nerf!...
Soudain, il s'interrompt effaré:
— Vite! vite! voisin, sauvez-vous!... Voici mistress Hearing qui frappe au plafond. Elle s'impatiente là-haut, et s'étonne que je ne la rejoigne pas... Si elle vous interrogeait demain, par hasard, dites-lui donc que vous étiez venu pour une commande. Vous comprenez? Pour affaires!... Sans cela, elle me reprocherait mon retard pendant un mois au minimum!

Les coups devinrent plus violents, puis se succédèrent avec une menace rapide.

— Allons! adieu voisin ou plutôt au revoir... fit l'horloger dont les dents claquaient.

Nous reprendrons cette conversation un autre jour... Oui c'est entendu, n'est-ce pas?... A l'avantage! Bonsoir... Hem! hem! Et surtout ayez du nerf, que diable! Il faut être homme avant tout!

La semaine suivante, Rowland disparut subitement de Bluetown.

On ne sut jamais ce qu'il était devenu.

La croyance la plus accréditée dans la contrée est qu'il fut enlevé par un violent orage qui l'avait surpris en rase campagne comme il revenait de livrer une paire d'escarpins au au tragédien Guffaw, lequel habitait un ravissant cottage à trois milles de la ville.

Depuis son mariage, le vaillant cordonnier avait tellement maigri qu'il était forcé, quand il

Roupoil. — Non... Et toi?
Mèche. — Non! Asseyons-nous sur le bord du trottoir et attendons...
Roupoil, s'asseyant. — Tu vas voir que nous ne pourrions coucher qu'à Auxerre...
Mèche. — Mettons Dijon... Une fois que nous serons en route ça ira tout seul...
Roupoil. — Remontons!
Mèche, remontant sur sa selle. — Remontons!

Après mille et un efforts, Mèche n'est arrivé qu'à esquisser une pédale: Roupoil vient de fausser le frein. Quant aux motocycles, ils restent aussi immobiles que les quatre mâts de bronze de la place de la République.

Roupoil. — C'est rigolo... tout de même...
Mèche. — Tu ne crois pas que l'humidité en est pour quelque chose?...

Roupoil. — Idiote!... C'est comme si tu me disais que les bateaux à vapeur ne marchent pas dans l'humidité...
Mèche. — Enfin... nous ne pouvons pas rester ici jusqu'à demain matin...
Roupoil. — J'ai peur que la roue motrice ne soit un peu fatiguée...
Mèche. — Quelle roue motrice?
Roupoil. — Tu ne sais pas... c'est inutile que je t'explique... Tu m'y repigeras à voyager avec toi...
Mèche, quittant sa selle. — Il faut absolument que j'étudie l'embrayement...
Roupoil. — Non... non... remonte vite... Il me semble que j'ai entendu le bruit sourd...
Mèche, remontant vivement. — Tu crois?

Les motocycles sont de marbre. Un temps...
Roupoil. — Rien à faire... Poussez-les et rapportons-les au loueur...
Mèche. — Avant d'être allé à Marseille? Tu n'as pas peur...
Roupoil. Enfin, tu n'as pas la prétention de faire un bail de 3, 6, 9 devant la gare d'Orléans...
Mèche. — Va chercher deux voitures à bras... nous collerons nos voitures dedans... Est-ce sera bien le diable si d'ici à Juvisy... nous n'entendons pas le bruit sourd...
Charles QUINEL.

LES CONTRASTES FORMENT PLUS DE LIAISONS INTIMES QUE LE RAPPORT D'HUMEUR.

Mme DE GRAFIGNY.

L'apreté du caractère ne se rencontre guère chez la femme dont la raison seule a contrarié les penchants.

Mme DE RÉMUSAT.

Rien n'est doux à contempler comme la convalescence d'un être aimé.

Mme L. BACHI.

Les plaisirs de la pensée sont des remède contre les blessures du cœur.

Mme DE STAEL.

Il y a un grand éloge à faire du bon goût: c'est qu'il réprovoque toujours ce qui est contre la raison.

Mme DE GENLIS.

Il est aussi malaisé de contraindre la volonté d'une femme que de mener une barque contre le vent.

Mme DESBORDES-VALMORE.

Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.

Mme DESHOULIÈRES.

L'ESPRIT DES FEMMES

LES CONTRASTES FORMENT PLUS DE LIAISONS INTIMES QUE LE RAPPORT D'HUMEUR.

Mme DE GRAFIGNY.

L'apreté du caractère ne se rencontre guère chez la femme dont la raison seule a contrarié les penchants.

Mme DE RÉMUSAT.

Rien n'est doux à contempler comme la convalescence d'un être aimé.

Mme L. BACHI.

Les plaisirs de la pensée sont des remède contre les blessures du cœur.

Mme DE STAEL.

Il y a un grand éloge à faire du bon goût: c'est qu'il réprovoque toujours ce qui est contre la raison.

Mme DE GENLIS.

Il est aussi malaisé de contraindre la volonté d'une femme que de mener une barque contre le vent.

Mme DESBORDES-VALMORE.

Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.

Mme DESHOULIÈRES.

les chaussures voler à travers l'échoppe, comme si des ailes leur avaient miraculeusement poussé. Ils s'esquivèrent sans plus attendre, avec la conviction que le vaillant cordonnier était en train de recevoir une raclée formidable.

Dès lors, toute la ville fut au courant des infortunes conjugales de Rowland.

Ailleurs, on se serait probablement moqué de lui, mais Bluetown est une ville exceptionnelle: on le plaigait et on s'évertua même à découvrir le moyen de le soustraire à son martyre.

Il ne fallait pas songer à s'interposer directement.

Rowland eût aussitôt joué la célèbre scène du « Médecin malgré lui », à l'envers.

Aussi ses amis feignaient-ils d'ignorer sa situation et de prendre au sérieux — si j'ose m'exprimer ainsi — la gaieté qu'il affectait par orgueil.

Complaisamment, ils l'écoutaient plaisanter ou parler de batailles, sans paraître s'apercevoir que son attitude et ses gestes prouvaient qu'il parlait à contre cœur.

De plus, il ne provoquait plus personne. Des mois passèrent.

Puis la maladie de Rowland entra dans sa troisième phase, dont le principal caractère fut précisément l'absence complète de ce fameux courage qui l'importunait tant autrefois.

Les médecins qui n'avaient rien compris aux précédents malaises de notre héros, déclarèrent alors qu'il était atteint d'un mal assez répandu qui prend parfois à certaines époques la forme épidémique; ils le nommèrent la *paraphobie*.

Le cordonnier n'osait plus sortir de son échoppe, et, quand il devait s'y résoudre, il longeait les murs en traînant les pieds et hésitait vingt fois

avant de traverser une large rue ou une place.

M. Hearing connaissait l'état lamentable de Rowland et le déplorait sincèrement; mais, comme il ne pouvait y remédier, il se bornait à gémir et à éviter de rencontrer sa victime.

Cependant, un soir, au moment où il fermait sa boutique, une sorte de spectre surgit du brouillard et le salua en murmurant:

— Bonsoir, voisin.

Cette lugubre apparition émut tellement l'horloger qu'il laissa tomber le volet qu'il tenait dans ses bras et s'écria en blémissant:

— Au nom de l'Éternel! répondez-moi.

Etes-vous vivant ou revenez-vous de l'autre monde?... N'êtes-vous pas le fantôme du malheureux Rowland?

— Je suis le malheureux Rowland lui-même, répondit la figure fantastique, d'une voix qui tinta dans la nuit comme un glas funèbre. Ah! M. Hearing, pourquoi m'avez-vous conseillé de me marier?...

Eperdu, l'horloger se jeta à genoux. Le généreux cordonnier le pria avec bonté de se relever; et ils entrèrent dans la boutique. Là, assis en face l'un de l'autre, ils se contentèrent quelque temps de hocher la tête en silence et d'une façon absolument dramatique, puis M. Auguste Hearing demanda:

— Répondez-moi sincèrement, voisin, avec autant de sincérité que devant le Divin Juge, êtes-vous toujours tourmenté par le désir de vous battre?

— Rowland fit un signe négatif.

— Et... connaissez-vous votre force?
— Hélas! oui, répondit faiblement le héros, et mon courage s'est envolé depuis que je connais ma force!...

— Allons! reprit l'horloger sans grande conviction, ne vous laissez pas abattre... On vit avec son mal, que diable!... Tenez! écoutez... je vais vous faire jouer un air par mon tableau à musique: ça vous distraira!... Il faut être homme, morbleu!... Montrons-nous énergiques et stoïques dans l'adversité!... Du nerf! du nerf!...
Soudain, il s'interrompt effaré:
— Vite! vite! voisin, sauvez-vous!... Voici mistress Hearing qui frappe au plafond. Elle s'impatiente là-haut, et s'étonne que je ne la rejoigne pas... Si elle vous interrogeait demain, par hasard, dites-lui donc que vous étiez venu pour une commande. Vous comprenez? Pour affaires!... Sans cela, elle me reprocherait mon retard pendant un mois au minimum!

Les coups devinrent plus violents, puis se succédèrent avec une menace rapide.

— Allons! adieu voisin ou plutôt au revoir... fit l'horloger dont les dents claquaient.

Nous reprendrons cette conversation un autre jour... Oui c'est entendu, n'est-ce pas?... A l'avantage! Bonsoir... Hem! hem! Et surtout ayez du nerf, que diable! Il faut être homme avant tout!

La semaine suivante, Rowland disparut subitement de Bluetown.

On ne sut jamais ce qu'il était devenu.

La croyance la plus accréditée dans la contrée est qu'il fut enlevé par un violent orage qui l'avait surpris en rase campagne comme il revenait de livrer une paire d'escarpins au au tragédien Guffaw, lequel habitait un ravissant cottage à trois milles de la ville.

Depuis son mariage, le vaillant cordonnier avait tellement maigri qu'il était forcé, quand il

sortait, de mettre quelques lourds objets dans ses poches, pour ne pas être emporté par le vent.

Ce jour-là, par malheur, il avait omis cette précaution. En allant, le poids des escarpins avait suffi à le retenir sur le sol, mais au retour, après avoir remis au client ces élégantes chaussures, il n'offrit qu'une trop faible résistance à l'ouragan, fut enlevé comme une plume et disparut dans les nues.

Peut-être fut-il même emporté jusque dans la Lune? Néanmoins, on ne peut rien affirmer de précis sur cette disparition mystérieuse: on en est réduit aux conjectures.

Telle fut, Messieurs, termina Francis Joke, la déplorable fin du valeureux Rowland.

On pourrait discuter et disserter longtemps sur la façon dont s'évapora son courage, puisque tant de gens ne deviennent courageux qu'en se rendant compte de leurs forces.

Rappelez-vous que les poètes, à ce sujet, ont souvent teinté leur lyrisme enthousiasme de détails évidemment sceptiques.

Le bouillant Achille était invulnérable, sauf au talon; et le preux Roland, le beau neveu de Charlemagne, combattait avec des armes enchantées. Le plus lâche deviendrait un foudre de guerre protégé de la sorte!

Prudence-lâcheté, témérité-folie; entre ces deux termes, trouverons-nous le vrai courage?

Je le crois assez bien indiqué — simple et sans fioriterie — dans ces paroles que votre grand Turenne, chargé de gloire et d'années, s'adressait à lui-même en menant ses soldats à tant de victoires.



— Vous partez pour Paris? vous avez bien fait de vous dépêcher, il y a trois mois qu'il n'y a pas eu d'accident sur notre ligne, ça ne peut pas durer!



Moyen pratique de voir rapidement les Salles peu intéressantes de l'Exposition.



— Je ne sais pas ce qu'il a à crier tout le temps.
— Laissez-le faire: il s'entraîne, il sera député.



— Vous voici maintenant conseiller municipal: que comptez-vous faire?
— Je vous le dirai dans deux ou trois ans.



A l'Exposition.
— Nous marchons depuis six heures et nous n'avons pas la vingtième partie des choses... Quand je pense que le journal disait encore ce matin qu'il n'y avait rien à voir!

53, Boulevard de la Villette
Bornibus
PARIS
SA
MOUTARDE
Ses CORNICHONS mère Marianne

LA SURDITÉ N'EST PLUS

L'action électrique continue de l'Audiphone invisible Bernard rend l'ouïe naturelle aux sourds et ce merveilleux appareil est la base de la Méthode aurivoltaïque. Le Directeur de l'Institut National de la Surdité, 7, rue de Londres, à Paris, envoie gratuitement le journal "La Médecine des Sens" à toutes les personnes qui en font la demande.

SIROP ET PÂTE BERTHE

RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.
SIROP, 3 fr.; PÂTE, 1 fr. 60. FUMOUCHE, 78, Faubourg St-Denis, Paris.

YEUX ET PAUPIÈRES

GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMME de la SÈNE LARSEN

POQUET POMPES

Paris 121, r. Oberkampf Paris 1889 Dem. Catalogue

PAPIER FAYARD ET BLAYN

GUÉRIT RHUMES, BRONCHITES, LUMBAGOS, BLESSURES, PLAIES

Excell. contre CORS, ONgles de-PERDRIX. - 1 fr. t. Pharmacies

A TOUS VOS ENFANTS LE COLLIER RUSSE

du Dr WATKA
pour les Maladies de la Gorge, etc.
— M. R. BARLERIN, à TARARE (Rhône). L'envoi franco contre 2 francs.

ART de Gagner de l'Argent à la Bourse ENVOI GRATIS, Gaillard, 5, rue Feydeau, Paris.

CORDEONS BEAUX et SOLIDES

appris en quelques jours avec nouvelle méthode.

VIOLENS, PISTONS, MANDOLINES, et GUITARES.

Demandez les Catalogues illustrés gratuits.

AUBERT Rue des Carmes, Paris

ARÔME PATRELLE Donne au bouillon Goût exquis et belle couleur dorée.

LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE

DEUX TIRAGES POUR UN franc
Les billets pris dès maintenant participent aux 2 Tirages

LOTÉRIE DES ENFANTS TUBERCULEUX

Autorisée par arrêté ministériel du 10 Janvier 1900

3 GROS LOTS 250.000

100.000 — 50.000
1 lot de 20.000 — 1 lot de 10.000 — 15 lots de 5.000
30 lots de 1.000 — 30 lots de 500 — 1500 lots de 100
1580 lots répartis en 2 tirages pour 700.000 fr.
Tous les lots payables en argent.

AVIS

Les billets pris dès maintenant participent aux 2 Tirages

10 JUILLET 1900

1 Gros Lot de 100.000 Francs
1 lot de 20.000 — 3 de 5.000 — 10 de 1.000
510 lots de 100 à 500 fr.

Le Billet: UN fr. — On trouve des billets dans toute la France, chez les princip. débit. de tabac, libraires, etc.

Pour recevoir à domicile, s'adresser au SIEGE du COMITE, 35, r. Miromesnil, Paris, en joignant à la dem. m^{me} p^{re} du mont. des billets et une enveloppe affranch. portant adresse p^{re} retour.

LES VOYAGES DE GULLIVER

Joli volume illustré de la "Collection Vernot"

En vente dans toutes les librairies et franco contre timbres ou mandat adressés à M. Vernot, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, à Paris: 0 fr. 70 broché, 1 fr. 25 relié toile, tranches dorées.

DRAGÉES d'ERGOTINE BONJEAN

Médaille d'Or de la Société de Pharmacie de Paris.

EMPLOYÉES avec le plus grand succès CONTRE:

HEMORRAGIES DE TOUTE NATURE

OBESITE

Appareils livrés à l'essai
ALAMBICS ACÉTYLENE DEROY Fils Aîné, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris
Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Grátis.
Manuel de Renseign. pratiques et Tarif de Gazogènes Grátis.
CONSTRUCTEUR, Paris
En écrivant signaler ce Journal.

ON MAIGRIT

en quelques semaines: la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons! Jeunesse éternelle et fermeté des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE de D'HOWLAND**, qui réussit toujours et à l'incommodité jamais. Envoi, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adressé à **CHARDON, Pharmacia, 10, Rue St-Lazare, Paris.**

RUBINAT-LLORACH MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ECUSSEUR ROUGE

EAU MINÉRALE NATURELLE. Purge immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

CORS

Guérison immédiate, radicale, par l'ANTICOR VÉTÉRAL. Cette toile calmante est bien supérieure à tous les autres liquides.
Envoi franco contre UN franc.
J. JACQUET, 1, r. Vanbecour, LYON

POUR RIEN

J'envoie le magnifique Catalogue illustré p^{re} Montres, Pendules, Bijouterie, prix et qualité défiant toute concurrence. Adresser demandes au **GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON.**

CONSTIPAT 78, Faubourg Saint-Denis.
CONSTIPATION 87, Rue Lafayette.
la Boîte: Adultes, 3 fr.
la Boîte: Enfants, 2 fr.
SUPPOSITOIRES CHAUMEL

POITRINE DEESSE

Développement, Beauté, Fermeté du Buste en deux mois par les **PILULES ORIENTALES**

Bienfaisantes p^{re} la Santé. Réputation Universelle (Marque déposée)

Flacon avec Notice: France, 5 fr. 35 fr.

J. RATIE (Ph^{ie} de 1^{re} cl.), 5, Passer Verdeau (Faubourg Montmartre) Paris, et Ph^{ie}. Etanger 6/36

Dépôts: Bruxelles: Ph^{ie} Saint-Michel; Genève: P. BOY & F. GARRET; Buenos-Aires: C. PENNER, calle Cuyo, 645-647.

PLUS DE MINE DE PLOMB! PATE FLAMANDE

LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles moulins, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.

EN VENTE PARTOUT. Exiger sur chaque Boite la Marque FER A CHEVAL.

LE VÉRITABLE ELIXIR TONIQUE ANTIGRAISSEUX

Employé avec succès depuis plus de quatre-vingt ans, contre les maladies du Foie, de l'Estomac, du Cœur, Goutte, Rhumatismes, Fièvres aléennes et P. rnicieuses, la Grippes, la Dysenterie, la Grippe ou influenza, les maladies de la Peau, les Vers intestinaux, et toutes les maladies occasionnées par la Bile et les Glaires

PRIS: le Bouteille: 6 francs; la 1/2 bout.: 3 fr. 50

Refuser tout contrefaçon ne portant pas la Signature **PAUL GAGE**

Dépôt: Général, Dr **P. UL GAGE** Fils, Ph^{ie} de 1^{re} cl., 9, r. de Grenelle-St-Germain, Paris

ET DANS TOUTES PHARMACIES

NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION sans vous être muni de l'

ABC DE L'EXPOSITION DE 1900

UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ, AVEC UN SUPERBE

PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS

PRIX: 50 CENTIMES — EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES — PRIX: 50 CENTIMES

FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à **M. VERMOT**, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

PRETS

ou ACHATS, Avances de Suite sur Maisons; sur SUCCESSIONS sans le concours des autres héritiers; sur BIENS-PROPRIÉTÉS (titres dont une autre personne jouit) sans informer cette personne du prêt ou de l'achat et sans besoin des titres. Discretion. Crédit Français, 2, Rue Chausée-d'Antin, Paris. Confiance. Ne pas confondre avec les autres offres de prêt.

TISANE BONNARD

Contre les MALADIES de la PEAU, de FOIE, de l'ESTOMAC, la BILE, les GLAIRES, la CONSTIPATION et les Maladies qui en découlent, les grands déjeunés et l'emploient que la nature indique. Dépuratif. Infaillible 0.75 la boîte (par la poste, 46, r. des Amandiers, Paris.

POMMADE MOULIN

Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2/30 le Pot franco Ph^{ie} Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

HEMORRHOÏDES

prompt soulagement, guérison rapide par l'**Onguent véritable CANET-GIRARD**, guérison des plaies panaris, blessures de toutes sortes. Prix: 2 fr. par la poste, affranchir 20c. Dépôt: 4, r. des Orfèvres, Paris. Pharm. VERITE.

ASSASSINAT LÉGAL

L'autorité compétente vient de prendre des mesures rigoureuses contre la vente de divers médicaments internes, destinés à faire maigrir. Il était temps. Chaque jour, des accidents graves, souvent mortels, se produisaient; c'était devenu un véritable assassinat légal.

Et pourtant voici longtemps que le public était mis en garde par les beaux travaux d'un spécialiste éminent, le naturaliste Stowe. Celui-ci, en effet, a démontré, à maintes reprises, que tout traitement interne de l'obésité est meurtrier et que la seule médication rationnelle et inoffensive doit être rigoureusement extérieure.

C'est en se basant sur ce principe qu'après de patientes études des plantes iodées, M. Stowe réussit à produire son « Eau déperditrice » dont, on le sait aujourd'hui, l'Hehminthocorton, algue du Pacifique, forme le principal élément.

L'« Eau déperditrice » s'emploie, soit par évaporation dans le lit, au moyen d'un petit appareil très ingénieux appelé « Evaporateur Stowe », soit simplement en lotions.

Favorisées par la distension des pores pendant le repos de la nuit, les vapeurs de l'« Eau déperditrice » pénètrent par osmose jusqu'à la couche graisseuse et la fondent lentement, mais sûrement. Cette action se manifeste sans odeur, d'une façon insensible, sans danger pour l'organisme, à l'insu des malades qui ne s'en aperçoivent que par un bien-être général, et par un amaigrissement aussi rapide qu'inoffensif.

La Société de Médecine de France, toujours si prudente, a pour la première fois, je crois, donné son approbation à ce traitement qui constitue une révolution bienfaisante dans la thérapeutique de l'obésité.

La découverte de l'éminent naturaliste constitue le traitement idéal de la polysarcie. Son grand mérite surtout est de guérir cette si redoutable maladie sans médicament par un procédé purement extérieur, infaillible et véritablement scientifique.

Pour tous renseignements complémentaires, mes lecteurs peuvent se présenter chez M. Stowe ou lui écrire 9, rue Montesquieu, à Paris. Il répondra gratuitement à toutes les lettres.

Docteur A. RIOT-DELMET.

CAUSERIE FINANCIÈRE

C'est toujours le même aspect que présente notre marché. Comme nous le faisons remarquer naguère, à chaque velléité de reprise succède un alourdissement qui porte, dans les rangs du monde des affaires, un découragement de plus en plus profond. En dehors de mines d'or et des Consolidés anglais qui ont fait meilleure contenance, parce que nos voisins d'outre-Manche comptent des événements favorables à leurs mines au Transvaal, la plupart des autres valeurs reviennent au-dessous du niveau de samedi 40, sans être satisfaisant, pouvait du moins faire espérer une amélioration générale des tendances.

Le 3 0/0 a clôturé à 100 90 et le 3 1/2 0/0 à 102 05. Sur le marché du comptant, le 3 0/0 fait 100 65 et le 3 1/2 0/0 se traite à 101 90.

De bonnes plus-values au début ne sont pas maintenues sur les fonds d'Etat étrangers. L'Italien se retrouve à 95 05. L'Extérieure espagnole est spécialement favorisée s'élève à 73 75 pour revenir en dernier lieu à 73 40. Le Turc C progresse à 26 32. Le Turc D à 23 37. La Banque ottomane 575.

Le 4 0/0 Brésilien est à 65 75.

Les Etablissements de crédit n'ont pas modifié leur allure de la semaine dernière. La Banque de France s'est tenue à 4 205; le Crédit Foncier a fini à 695; le Crédit Lyonnais s'est inscrit à 1 107; le Comptoir national d'Escompte reste à 622.

Depuis que le Crédit Foncier a annoncé la mise en vente du solde de ses obligations foncières 3 75 0/0 de 1899 sans lots, l'attention du public a été ramenée sur ces valeurs et elles sont l'objet de demandes constantes, tant de la part de l'épargne proprement dite que de celle des Compagnies d'assurances et des Sociétés de retraites.

La Banque Internationale est à 610.

En ce qui concerne les chemins de fer, les dispositions se maintiennent les mêmes: On traite à 102 les obligations 2 1/2 0/0 de l'Ouest.

Les valeurs industrielles ont été mouvementées. Le Suez remonte à 3,565 et le Rio Sinto à 1,372; la Sosnovice reste à 4,206; les Fers et Aciers Robert sont à 155; la Compagnie générale de construction est à 156; les Wagons-Lits font 740; la Société parisienne électrique est à 350; l'Est-Parisien s'échange à 705; le Gaz reste à 1,170.

L'allure des Mines d'or est satisfaisante à Londres.

Nous retrouvons le Zambèze à 46; la Getuld à 133, après 135; la Voïga Vichéra à 253.

Aux cyclistes. — Ne partez pas en excursion sans alcool de menthe de Ricqlès. Remède souverain contre les maux déterminés par la fatigue et la chaleur. Le Ricqlès, d'une saveur exquise, est aussi la boisson la plus saine et la plus désaltérante.

La Mode

Il est évidemment superflu de dire que les chapeaux doivent être choisis avec soin, de façon à s'harmoniser avec l'ensemble de la toilette.

Je ne puis donc ici, que me borner à donner des indications générales, et à souligner les tendances dominantes du moment.

Selon la forme et la couleur des robes, on peut choisir entre: le canotier de paille beige ou d'une fantaisie de plume, le tuban de paille

de riz et de mousseline de soie, piquée de touffes de coques ou le chapeau rond à bord ondulé et à large fond évasé, orné d'un seul gros nœud de ruban.

Les ravissantes capelines de crin se font en toutes teintes, car une des nouveautés de la saison est précisément ce crin rose, bleu lilas ou nuance or. Le crin noir est doublé en dessous de crin de nuance claire et l'on ne peut rien imaginer de plus seyant. Comme fleurs, toujours des roses, des quantités de roses de toutes sortes, de toutes couleurs, gracieusement mélangées. Puis des narcisses blancs et jaunes, des myosotis et des touffes d'œillets, de géraniums, de giroflées et d'hortensias.

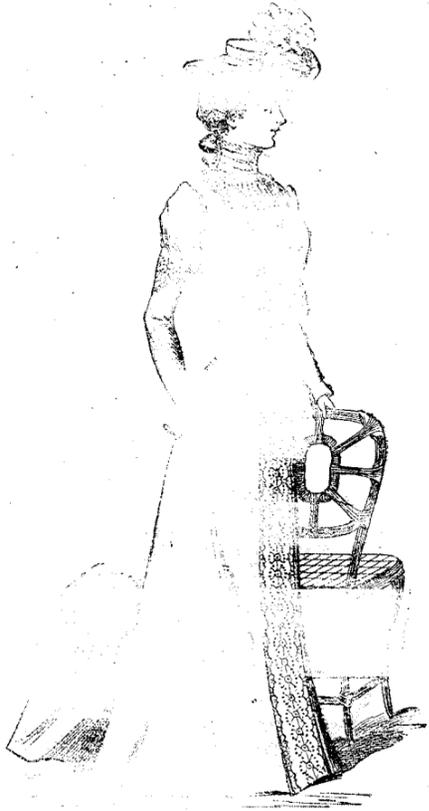
Les fleurs à touffes s'emploient beaucoup en couronnes. N'oublions pas le gros raisin du midi si seyant, les cerises, les fraises et les prunes. Tout cela se porte et se portera énormément, mais le raisin violacé est particulièrement à recommander, étant fort bien porté, je ne saurais trop le répéter. A noter aussi les chapeaux ornés en dessous de feuillage de pervenche posé en bordure.

Les rubans peints se portent aussi beaucoup comme garniture de chapeaux. Il en est qui sont de véritables petites merveilles d'élégance.

Depuis quelques semaines, on paraît avoir une tendance assez marquée à utiliser la couleur blanche, en fleurs, tulles et rubans. Même indication se retrouve en ce qui concerne les robes, chaussures, etc. Je crois que ce succès du blanc a été trop vif et trop spontané pour être durable. Déjà, le jaune, qui rutile et flamboie, lui fait une sérieuse concurrence. Cette couleur est bien éclatante, et ses tons les plus vifs ne s'harmonisent pas avec tous les costumes: il convient donc de se tenir sur ses gardes et de ne pas commettre une faute de goût sous prétexte de concession à la mode.

Je ne m'étendrai pas sur ce sujet: il faudrait examiner en détail chaque cas particulier, et c'est une œuvre que l'on comprendra que je ne veuille pas entreprendre.

J'appellerai, pour aujourd'hui, l'attention de



TOILETTE NOUVELLE EN VOILE GRIS SOUS

mes lectrices sur le costume dont on trouve le dessin ci-contre.

C'est une toilette en voile pastel gris souris garnie d'une passermenterie en soie et perlettes d'acier, avec boléro plissé et orné de la même passermenterie, gilet en crêpon de soie gris ardoise.

La question des costumes d'enfants préoccupe toujours les mères.

Chaque mère voudrait voir son enfant plus beau que les autres. Ce sentiment fait notre joie, mais il ne faut rien exagérer.

Rien n'est plus agréable que de voir un baby ou une fillette dans ses atours, et il en est que l'on suivrait pendant des heures pour goûter le plaisir de leur grâce et l'harmonie élégante des tons qu'une bonne faiseuse a combinés.

Mais c'est souvent aux dépens de la liberté de leurs mouvements qu'on les habille si élégamment, et c'est en les gênant, en les énervant, qu'on leur impose les exagérations des modes anglaises. Affubler une jolie fillette d'un chapeau 1830, d'un manteau sans taille, ou d'une robe Greenaway, c'est se débarrasser du souci de son bien-être avec désinvolture.

Il en est de même des garçons qu'on habille toujours en marin; c'est simple, et n'exige pas beaucoup de frais d'imagination; seulement c'est un peu agaçant, depuis surtout que les cols descendent jusqu'au... on me ferait dire des énormités!... Croyez-moi, mamans petites ou grandes, épargnez aux enfants le ridicule d'être tous coulés dans un moule uniforme, comme nous le faisons pour nous-mêmes.

Si nous voulons que nos bambins soient plus jolis que ceux des autres, habillons-les avec ce

que nous voudrions, pourvu que ce soit distingué, de bon ton, et que le modèle n'appartienne à personne qu'à nous-mêmes. Fuyons les costumes banals qu'on fabrique à la grosse. Laissons de côté surtout ces capotes à fanfreluches, très jolies, c'est certain, mais qui mettent en nage les cheveux, le cou, le front des bébés.

Un grand chapeau de paille souple, qui ombra-gera bien la figure et qui aura été garni légèrement leur rendra bien plus de services.

YVONNE.

Des commerçants peu scrupuleux, essayant de donner un produit similaire quand on leur demande de la Crème Simon, nos lectrices doivent exiger la signature de l'inventeur.

La Maison « Au Sablier », 14, rue Drouot, Paris, a toujours en magasin un choix considérable de vêtements, chapeaux et accessoires de dent. Elle exécute pour chaque cliente un modèle spécial selon son choix et selon la mode.

LE MÉDECIN DE LA MAISON



HOTEL DE LA MÉDECINE NOUVELLE

Que ceux qui souffrent d'une maladie quelconque n'hésitent pas à demander une consultation gratuite aux directeurs de la Médecine Nouvelle, l'établissement médical le plus considérable de France (17^e année). La Médecine Nouvelle supprime les drogues qui abiment l'estomac et par les traitements vitaux externes, elle guérit radicalement toutes les affections nerveuses: neurasthénie, paralysie, rhumatisme, goutte, asthme, bronchite chronique, les maladies de l'estomac, du foie, de la peau, des voies urinaires, les tumeurs, les cancers, le diabète, la surdité, etc... Le journal la Médecine nouvelle illustrée est envoyée gratuitement et franco pendant deux mois. Adresser les demandes de journaux et de consultation à l'Hôtel de la Médecine nouvelle, 19, rue de Lisbonne, Paris.

Fièvre des foins. — On désigne sous ce nom, qui est mauvais, car l'état fébrile fait habituellement défaut, et elle se déclare souvent en dehors de la floraison des foins, une maladie qui n'est pas sans analogie avec l'asthme vrai. Il vaudrait mieux l'appeler *asthme annuel*. C'est généralement vers le quinze ou vingt mai qu'elle s'annonce, quelquefois en automne. On l'a attribuée à l'irritation que causent sur les muqueuses respiratoires et oculaires les poussières que les botanistes désignent sous le nom de pollen, et qui sont l'agent de la fécondation chez les plantes. Mais le fait a été contesté. Il paraît plus rationnel de rattacher cette affection à la diathèse goutteuse ou arthritique. Elle est souvent héréditaire.

Quoi qu'il en soit, elle se présente sous deux formes. Dans la première, c'est surtout l'appareil de la vision et les fosses nasales qui sont pris. Les yeux sont le siège de démangeaisons insupportables; les paupières rougissent et se tuméfient; les larmes coulent à flot sur les joues; les patients fuient la lumière et l'éclat du soleil qui les fait considérablement souffrir.

D'autre part, des étournements répétés et très fatigants se produisent. A ces symptômes se joint une sensation de chaleur et de prurit intolérable du côté du nez, sensation qu'aggravent la chaleur et la clarté du jour, et que diminuent la fraîcheur et l'obscurité.

La seconde forme de la maladie présente le même cortège de symptômes oculaires et nasaux auxquels s'ajoutent des phénomènes d'oppression, une difficulté de respirer, comparables à la dyspnée asthmatique. Bientôt le malade tousse, et expectore des quantités de mucosités comme dans la bronchite. La durée de cette affection ne dépasse pas six semaines.

D'ordinaire les sujets prédisposés à cette fièvre des foins n'éprouvent qu'une crise par an. Elle ne laisse au reste aucune suite fâcheuse ni du côté des bronches ni du côté du cœur. Son pronostic est donc des plus bénins. Mais, par contre, la thérapeutique est à peu près désarmée contre elle. Les différents traitements, usités dans l'asthme vrai, échouent le plus souvent dans l'asthme annuel. Il faut tenir les malades à l'ombre et à la fraîcheur. Cette pratique est à peu près la seule que puisse conseiller le médecin.

Le céleri.

On a fait chaque jour de nouvelles découvertes sur les propriétés bienfaisantes et salutaires des plantes.

Une des plus récentes est la guérison complète des rhumatismes, obtenue en mangeant du céleri en abondance. L'habitude de manger ce légume cru a empêché jusqu'ici d'en expérimenter les qualités thérapeutiques.

Il faut le couper en morceaux, le faire bouillir jusqu'à ce qu'il soit devenu mou, et boire alors l'eau dans laquelle il a bouilli. — Il faut prendre, en outre, du lait, avec un peu de farine et de la noix muscade, mettre le tout dans une casserole avec le céleri bouilli et des tranches de pain, et le manger, si l'on veut, avec des pommes de terre. Toute affection rhumatismale disparaîtra par l'usage de ces mets.

Telle est la déclaration d'un médecin anglais, qui a renouvelé plusieurs fois l'expérience et qui a obtenu d'excellents résultats.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Manière d'entretenir la propreté et la couleur des tapis.

Il suffit de répandre sur les tapis les feuilles du thé, après qu'il a servi. Avant qu'elles soient complètement sèches, on balaie le tapis; il n'y reste pas un grain de poussière, et les couleurs reparassent dans tous leur éclat.

Pour nettoyer les objets nickelés.

Voici le moyen d'enlever de la surface des pièces nickelées la patine bleue ou verdâtre qui, au bout de quelque temps, ternit leur brillant.

Il suffit de plonger ces pièces, quelques secondes, dans un bain d'alcool rectifié additionné d'une partie d'acide sulfurique pour 50 d'alcool.

On rince ensuite les objets dans de l'eau claire et l'alcool pur, et on les sèche dans de la sciure de bois.

Les rôtis

Nos ménagères seront sans doute curieuses de connaître le temps qui convient pour rôtir à feu vif chaque espèce de gibier.

Voici un tableau qui pourra être consulté à l'occasion.

Le faisane, trois quarts d'heure. — La poule-faisane, vingt-cinq minutes. — Le faisandau, un quart d'heure. — Le lièvre, une heure et demie. — Le perdreau rouge, une demi-heure. — Le perdreau gris, vingt-cinq minutes. — La bécasse, une demi-heure. — La bécassine, vingt minutes. — La caille, vingt minutes. — La grive, vingt minutes. — L'ortolan et la beugle, un quart d'heure. — Le merle de Corse, vingt minutes. — La bartavelle, trente-cinq minutes. — La gelinotte, une demi-heure. — Le râle de genêt, une demi-heure. — Le rouge de rivière, vingt-cinq minutes. — La mauvette, quinze minutes. — Le pluvier doré, vingt minutes. — La sarcelle, un quart d'heure. — Le coq de bruyère, une heure un quart. — L'oie sauvage, une heure et demie. — L'outarde, une heure un quart.

Quelques plats pour la Semaine

En maigre	En gras
Potage purée de navets.	Potage à la purée de pois verts.
Viande à la parissienne.	Magret de canard à la broche.
Homard à la broche.	Lapin sauté Châtelain.
Asperges à la sauce blanche.	Pommes de terre au beurre.
Tartouille à la Saint-Denis.	Tarte aux fruits confits.

Soles à la parisienne. — Videz et nettoyez les soles, coupez leur tête et la queue, posez-les dans une casserole à sauter; sautez dessus du persil et de la ciboule hachés, sel et poivre; versez sur le tout du beurre tiède en quantité suffisante; faites cuire les soles sur un feu assez ardent, remuez-les, retournez-les et veillez à ce qu'elles ne s'attachent pas; quand elles sont cuites, dressez-les sur un plat et masquez-les avec une sauce italienne.

Distractions et Jeux d'esprit

Charade littéraire.

— A l'hirondelle très vile.
— Forme la bordure d'un île.
— Puis le repaire d'un oiseau.
— On m'appelle aussi demoiselle.
— Certes ne l'est pas le roseau.
— Une boisson! Oui, mais laquelle?
— Mettez ces lettres bout à bout:
Un passereau donne le tout.

Logogriphe chiffré à triple descendance.

1 6 2 3 4	1 2 3 4 5 6	5 3 4 2 6
1 2 3 6	3 5 6 2 4	3 5 4 6
1 2 6	3 2 4	2 3 6
1	3 5	2 3
	3	2

Le mot générateur: L'amie
De notre bien chère patrie

Une rivière de la Suisse
— Grande finesse ou artifice
— Chemin de communication
— Petit ruisseau — Dans la fraction,

II
Se dit parfois par ironie
— Ancienne ville de l'Asie
— Est employé pour exciter
— Dans la gamme et dans susciter.

III
C'est résultat ou bien passage
— Il fut jadis grand personnage
— Amalou, émuosé ou vieux
— Usages — Il est dans les cieux.

Victor BONNET.

1^o Charade

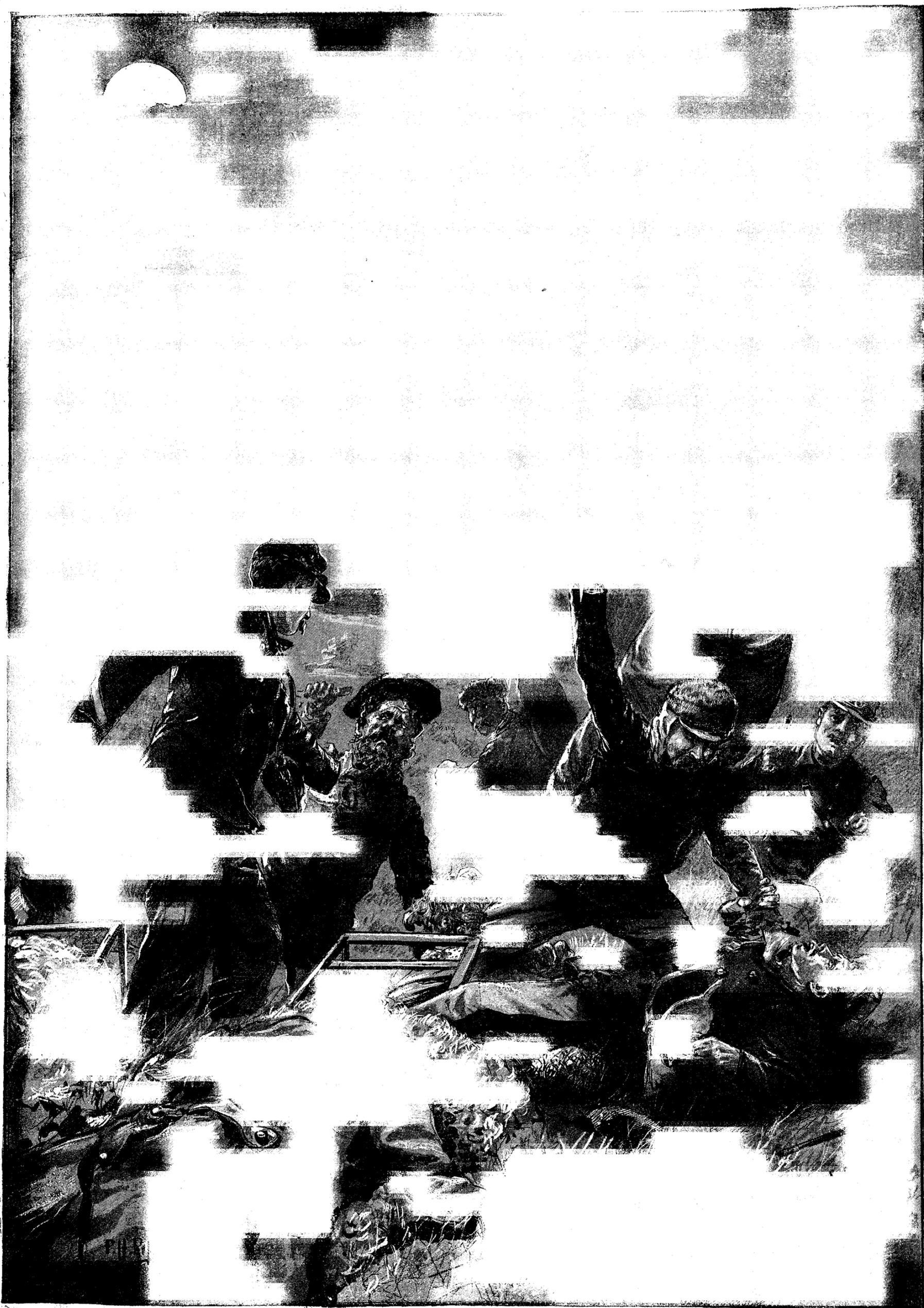
CHAR - LA - TAN — CHARLATAN

2^o Mots en N

B A C	I C I
R A L E	A
E V E L	V
N A M I	L
N V R I M	
U E L U E	
O S T	E S T

Solutions justes: Pocahontas. — Victor B. (Guille au 1/3). — Une couturière et un musicien à Morancé. — EL K 5 TRE à Castelnau d'Aude. — A. R. à Nage. — Un Nemrod à la Denge. — Maf. — Carambré. — Une Dunoise. — Le Pommé. — Un raset à Mas-Erte. — Le resier fleuri. — Complons.





Entre douaniers et contrebandiers
Un combat à la frontière d'Andorre.